Répertoire

du

Théâtre français à Berlin.

№ 108.

TOUJOURS,

OU

L'AVENIR D'UN FILS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

DE

MM. SCRIBE ET VARNER.

Prix: 10 Sgr. (8 gGr.)

Berlin, 1833.

Chez Ad. Mt. Schlesinger, Libraire et Éditeur de Musique,
unter den Linden No. 34.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mad. DERMILLY	*Mad. BRICE.*
ARMAND, son fils	*Mr. ISIDORE.*
CLARISSE, sa pupille	*Mlle. EDELIN.*
MATHILDE, sa nièce	*Mlle. LANCESTRE.*
JOSEPH, domestique de Madame Dermilly	*Mr. MARIUS.*

La scène se passe, au 1er acte, à Paris; et au 2e acte, dans le château de la Vaupalière.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant; porte au fond, et portes latérales; la porte du fond, qui reste toujours ouverte, laisse voir une autre pièce qui sert de passage à la société qui se rend dans les appartemens. Sur le devant du théâtre, à droite de l'acteur, une petite table couverte d'un tapis.

Scène I.

CLARISSE, ARMAND, entrant vivement par le fond.

CLARISSE.

Laissez-moi, monsieur Armand, laissez-moi.

ARMAND.

Non, Clarisse, vous savez combien je suis malheureux, et combien je vous aime.

CLARISSE.

C'est mal à vous . . . ce n'est pas généreux . . . Où un pareil amour peut-il vous conduire? . . . Vous êtes riche; je n'ai rien.

ARMAND.

Eh qu'importe! vous serez à moi; vous serez ma femme; il n'y a pas d'obstacles qui puissent s'opposer à ce que j'ai résolu.

CLARISSE.

Et votre mère qui ne consentira jamais à cette union . . votre mère qui, depuis deux ans, a pris soin de moi, et dont je suis, en quelque sorte, la pupille . . . ne serait-ce pas de

l'ingratitude? ne serait-ce pas bien mal reconnaître ses bontés?

ARMAND.

Que de faire mon bonheur?

CLARISSE.

Peut-être ne pense-t-elle pas ainsi? . . Et je vous le répète, monsieur Armand, je ne puis, je ne dois pas vous écouter, sans l'aveu de votre mère.

ARMAND.

Oui: vous avez raison . . . je lui parlerai . . . vingt fois déjà j'ai été sur le point de tout lui déclarer; et au moment où je prononçais votre nom, je voyais sur ses traits un air de sévérité . . . de froideur, qui glaçait ma confiance, arrêtait mes aveux . . . et troublé, interdit . . . je la quittais, me promettant d'être plus hardi le lendemain . . . et le lendemain, c'était de même.

CLAIRISSE.

Votre mère est donc pour vous bien terrible?

ARMAND.

Ma mère! . . . c'est la bonté même . . . une femme d'un mérite supérieur; et qui, depuis mon enfance, a tellement captivé ma confiance, que, jusqu'à ce moment, j'avais l'habitude de tout lui dire . . de penser tout haut avec elle.

AIR: *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

C'était presque mon camarade,
Mon coeur dans le sien s'épanchait:
Lui confiant souvent mainte incartade,
Et quand parfois, ou timide, ou discret . . .
Je lui cachais quelques étourderies,
Elle semblait toujours les ignorer . . .
Et sa bonté, pour punir mes folies,
Sans m'en rien dire, allait les réparer.

Du reste, il n'y a pas de jeune homme plus heureux, ou plus riche que moi . . . des chevaux, des chiens, des équipages . . . tout ce que je peux désirer.

CLARISSE.

Ah! vous avez raison d'aimer votre mère . . . de la préférer à tout . . . et loin de vouloir jamais vous engager à lui déplaire, ou à braver son pouvoir . . . je vous dirai: Re-

noncez à des idées qui ne peuvent faire que votre malheur et le mien.

ARMAND.

Le vôtre!

CLARISSE.

Oui . . . par pitié, par égard pour moi, n'entretenez pas des illusions impossibles à réaliser . . . Seul rejeton d'une illustre famille, je sais quels devoirs m'impose ma naissance; et quoique sans fortune, je porte un nom qui peut me donner aussi quelque fierté . . . et si vous n'avez pas comme moi, la force et le courage de souffrir en silence, il faut nous séparer, et ne plus nous voir . . . j'en trouverai le moyen.

ARMAND.

Moi! . . . vivre sans vous! . . . cela m'est impossible; et rien ne m'empêcherait d'avouer mes tourmens et mes projets, si seulement un mot de vous, Clarisae . . .

AIR; *Mes yeux disaient tout le contraire.*

De grâce, ne refusez pas
Cet aveu que de vous j'implore;
Lui seul peut me donner, hélas!
La force que je cherche encore;
De ce mot dépend mon bonheur.

CLARISSE.

Et comment, dans mon trouble extrême,
Vous avouer ce que mon coeur
Voudrait se cacher à lui-même?

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux! Clarisse, vous serez à moi, je vous en fais serment . . je le jure à vos pieds . . .

CLARISSE.

Que faites-vous? . . . C'est Joseph; ce vieux domestique vous aura aperçu.

ARMAND.

Non, non, rassurez-vous . . . il a la vue basse.

CLARISSE.

C'est égal . . . il voit tout.

Scène II.

ARMAND, CLARISSE, JOSEPH entrant par la porte à droite.

ARMAND, avec impatience *

Qu'est-ce qui t'amène? Qu'est-ce que tu veux?

JOSEPH.

Je ne veux rien . . On n'est pas depuis trente ans domestique dans une maison, pour ne rien faire . . aussi je fais mon inspection accoutumée. Je viens voir si, dans ce salon, tout est bien à sa place . . [Avec intention.] Si tout, enfin, est comme il devrait être . . et je ne crois pas . . .

ARMAND.

Que veux-tu dire?

JOSEPH, rangeant quelques meubles.

Je dis que j'ai bien fait d'arriver pour remettre les choses dans l'ordre . . . Comme il y a ce soir un bal, une grande réunion.

ARMAND.

Joseph, tu abuses étrangement de ton privilége de vieux serviteur . . Mais je suis encore plus que toi dans la maison.

JOSEPH.

En un sens . . . c'est possible . . . mais sous d'autres rapports . . . D'abord vous n'y êtes pas depuis si long-temps que moi . . Il n'y a pas un seul meuble que je n'aie essuyé et épousseté tant de fois, que l'habitude de nos relations . . .

ARMAND.

C'est bon . . . c'est bon . . .

JOSEPH.

Nous a presque rendus confrères . . Je me regarde comme du mobilier.

ARMAND.

Oui; mais de mobilier, on en change quelquefois; surtout quand il est vieux . . . et je pourrais bien finir par te congédier.

* Joseph, Armand, Clarisse.

JOSEPH.

Moi, monsieur! . . Vous me faites de la peine pour vous quand vous me parlez comme ça . . Est-ce que c'est possible? . . est-ce qu'il ne vous manquerait pas quelque chose, si je n'étais pas là pour vous aimer [geste d'Armand], pour vous impatienter? . . . Vous y êtes fait, et moi aussi . . . et on ne change pas comme ça ses habitudes.

ARMAND.

C'est bon! . . en voilà assez . . Où est ma mère?

JOSEPH.

Dans sa chambre, où elle vous a déjà demandé; car ordinairement [regardant Clarisse] elle est la première personne que vous embrassez dans la journée.

ARMAND, sévèrement.

Il suffit . . . [A Clarisse.] Je vais la voir et lui parler.

CLARISSE.

Et moi je vais achever ma toilette . . [Bas, lui montrant la porte à droite.] Adieu; si vous m'aimez, du courage . .

[Elle sort par la porte à gauche.]

Scène III.

JOSEPH, ARMAND.

ARMAND, à part, avec trouble.

Oui, elle a raison . . . du courage. [Haut.] Tu dis que ma mère est visible? elle n'est pas souffrante?

JOSEPH.

Toujours un peu . . . Ma femme qui avait entendu du bruit cette nuit dans sa chambre, est entrée . . . elle dormait d'un sommeil agité . . . et elle disait à voix haute: „Mon fils! . . . mon fils!"

ARMAND.

Quoi! même en dormant, j'occupe encore son coeur et sa pensée?

JOSEPH.

Sa pensée! . . . elle n'en a qu'une . . . c'est vous! . . . elle a toujours été trop bonne . . . ce n'est pas comme ça que j'entends l'éducation des enfans . . et si elle avait cru mes avis . .

ARMAND, à part.

Et se décider à l'affliger! .. il faut cependant. . [A Joseph.] Elle est seule, n'est-il pas vrai? [Il va pour entrer dans la chambre à droite. *]

JOSEPH.

Un notaire est avec elle depuis midi . . . et je ne sais pas s'il y est encore.

ARMAND, au moment d'entrer, s'arrêtant.

[Vivement.] Dans le doute, je ne veux pas la déranger . . plus tard . . j'ai le temps . . rien ne presse.

JOSEPH.

Entrez toujours . . vous n'en serez pas fâché.

ARMAND.

Que dis-tu?

JOSEPH.

Vous savez, cette belle terre de la Vaupalière, où vous avez été au mois d'octobre, et dont vous êtes revenu enthousiasmé?

ARMAND.

Je crois bien . . un domaine magnifique . . la plus belle chasse du monde.

JOSEPH.

Madame vient de l'acheter.

ARMAND.

Est-il possible! . . Ah! c'est pour moi.

JOSEPH.

Et pour qui donc? . . . ce n'est pas pour moi, à coup sûr . . . un château gothique . . . des appartemens immenses qui donnent un mal à nettoyer, et à frotter! . . . mais dès qu'il s'agit de vous, madame, qui d'ordinaire, est une femme raisonnable, sacrifierait avenir, santé, fortune . . . C'est une duperie . . . ce n'est pas ainsi que j'élève mon fils, le petit Joseph . . . je ne lui donne jamais rien, de peur qu'il soit ingrat . . . Mais tenez, tenez . . . j'entends madame . . . allez la remercier . . . et puisque vous voulez lui parler . . .

ARMAND.

Ah mon dieu! . . . dans ce moment, je ne pourais jamais . . . un rendez-vous . . . une affaire importante . . . au café Tortoni . . . [Il sort par le fond.]

*] Armand, Joseph.

Scene IV.

JOSEPH, puis MAD. DERMILLY.

JOSEPH.

C'est ça ... le voilà parti ... au lieu de remercier sa mère, de l'embrasser! Ah! ces jeunes gens! ces jeunes gens! voilà ce que c'est que de les gâter ... le mien ne sera pas comme ça ... mais aussi, et quoique je sois bon père, je me suis donné du mal ... dès son plus jeune âge, je l'ai toujours fouetté moi-même ... tous les jours de la semaine, excepté le dimanche ... C'est madame.

MAD. DERMILLY, entrant par la porte à droite *.

Je croyais trouver ici mon fils ... est-ce qu'il est sorti?

JOSEPH.

Oui, madame ... une affaire importante ... un rendez-vous à Tortoni ... quelque partie de plaisir, j'en ai peur.

MAD. DERMILLY.

Et moi, je l'espère ... qu'il s'amuse, qu'il soit heureux! ... c'est tout ce que je demande ... et je ne le retiens jamais auprès de moi, pour qu'il y revienne toujours avec plaisir.

JOSEPH.

Fasse le ciel que madame n'ait pas à se repentir de sa faiblesse!

MAD. DERMILLY, souriant.

Oui, je sais que cela t'effraie ... selon toi, il n'y a point d'amour paternel, sans la rigueur et la sévérité ... et j'ai vu ton garçon, qui est maintenant fort bien ... trembler devant toi.

JOSEPH.

Et j'en suis fier ... il faut que nos enfans nous respectent ...

MDE. DERMILLY.

Eh! mon pauvre Joseph, il vaut mieux qu'ils nous aiment.

JOSEPH.

Madame verra où l'on arrive avec de pareilles idées ...

* Mad. Dermilly, Joseph.

et si elle savait, comme moi, ce que je sais ... M. Armand qu'elle croit si sage, si rangé ...

MAD. DERMILLY,

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! madame ... je peux le dire, puisque c'est fini ... mais il y a deux ans ... c'est moi qui portais les lettres ... il a été épris de cette jeune veuve ...

MAD. DERMILLY, *froidement.*

Oui ... il me l'a dit ...

JOSEPH.

Est-il possible! ...

MAD. DERMILLY.

Une passion très-vive ... une constance éternelle, qui a duré six mois ... et plus tard, quand il a été trahi, c'est moi qui l'ai consolé ...

JOSEPH.

Je n'en reviens pas!

MAD. DERMILLY.

Je ne peux pas exiger qu'avec une tête et un coeur de vingt ans, mon fils ne subisse pas les passions de son âge.

JOSEPH.

AIR: *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour l'avenir cet excès d'indulgence
Doit vous préparer des tourmens.

MAD. DERMILLY.

Puis-je exiger de lui cette prudence
Que l'on n'acquiert, hélas! qu'avec le temps?

JOSEPH.

Et pourquoi pas? ... Si vous vous faites craindre.

MAD. DERMILLY.

Ne demandons que juste ce qu'il faut!
En plaçant la vertu trop haut,
Personne ne pourrait l'atteindre.

MAD. DERMILLY.

Tout ce que je peux faire pour mon fils, c'est de diriger, par ma raison et mes conseils, la fougue et l'inexpé-

rience de son âge ... de l'éclairer sur les périls qui l'entourent.

JOSEPH.

Et quand il ne veut pas les voir?

MAD. DERMILLY.

Je tâche alors de le sauver malgré lui, et sans qu'il s'en doute . . . et, tiens, dans ce moment même, je ne sais quelle vague inquiétude . . . un instinct de mère qui ne me trompe pas, me fait craindre pour lui des dangers.

JOSEPH.

Y pensez-vous?

MAD. DERMILLY.

Je peux te l'avouer, à toi, mon vieux serviteur, dont je connais le zèle . . . et cette crainte me fera hâter des projets qu'il eût été peut-être plus sage de retarder . . . Je voudrais marier mon fils; lui trouver une bonne femme, un bon caractère, des vertus solides, et du bonheur . . . tout cela, je l'ai rencontré, et sans chercher bien loin . . . dans ma propre famille . . . c'est Mathilde, ma nièce.

JOSEPH.

La fille de M. de Nanteuil, le négociant, dont la fortune égale au moins la vôtre?

MAD. DERMILLY.

De tout temps cette union a été notre projet favori, et le rêve de ma pauvre soeur . . . mais je n'en ai pas parlé à mon fils, parce que les mariages arrangés d'avance ne réussissent jamais . . . D'ailleurs, mon beau-frère demeurant à Bordeaux, et moi à Paris, nos enfans ne pouvaient pas se voir ni s'aimer . . . mais Mathilde a seize ans, et après la mort de sa mère, j'ai été la chercher pour la conduire près de Paris, dans un pensionnat, où son père a voulu qu'elle achevât son éducation . . . C'est un ange de douceur et de bonté . . . et si jolie, si aimable, qu'à mon avis il est impossible de ne pas l'aimer . . . mais il faut maintenant que mon fils pense comme moi . . . je ne lui ai pas encore permis d'aller à la pension, voir sa cousine, parce que je veux la lui montrer tout à son avantage . . . c'est pour cela qu'aujourd'hui je donne une soirée.

JOSEPH.

Pour Mlle. Mathilde! . . . Moi qui l'ai vue si petite . . . quand son père était l'associé de votre mari.

MAD. DERMILLY.

J'ai envoyé ta femme la chercher à sa pension, et je compte la garder ici quelques jours . . . Nul doute que sa grâce, sa jeunesse, sa naïveté ne fassent impression sur le coeur de mon fils.

JOSEPH.

Il faut l'espérer; mais j'ai peur et je crains qu'il n'y ait, ici même, une personne qui lui fasse du tort.

MAD. DERMILLY.

Et qui donc? . . . que veux-tu dire? . . . Aurais-tu remarqué? . . .

JOSEPH.

Rien encore, jusqu'à ce matin, où entrant par hasard dans le salon . . . j'ai trouvé M. Armand près de Mlle. Clarisse.

MAD. DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Je ne puis pas dire positivement que je l'ai vu à ses genoux, parce que j'ai de mauvais yeux . . . mais j'ai l'oreille bonne . . . et je crois bien avoir entendu . . . [Il fait sur sa main le bruit d'un baiser.] Ou quelque chose comme ça.

MAD. DERMILLY.

Clarisse qui fut ma pupille, et que depuis deux ans, depuis sa majorité, j'ai gardée près de moi ... et que j'ai promis de doter! . . . Non, cela ne se peut pas . . . [S'arrêtant et réfléchissant.] Cependant, elle a refusé jusqu'ici tous les partis convenables qui se présentaient.

JOSEPH.

Vous voyez bien.

MAD. DERMILLY.

Et je ne puis me dissimuler que sa finesse, sa coquetterie . . .

JOSEPH.

Et sa fierté! . . . est-elle fière, celle-là! ... surtout avec les domestiques.

MAD. DERMILLY.

D'un autre côté, le chagrin de mon fils ... lui, qui d'ordinaire est si gai, si étourdi! . . .

JOSEPH.

Preuve qu'il est amoureux.

MAD. DERMILLY.

Comment? . . .

JOSEPH.

Je l'ai bien remarqué . . . tant qu'il est amoureux, il est triste et mélancolique . . . et dès que sa gaîté revient, c'est signe que . . .

MAD. DERMILLY.

On vient; c'est ma nièce.

Scène V.

MAD. DERMILLY, MATHILDE, JOSEPH.

MATHILDE, entrant par le fond.

Bonjour, ma chère tante . . . que vous êtes bonne et aimable de m'avoir fait sortir de pension ... et pour huit jours encore . . . à ce qu'on m'a dit.

MAD. DERMILLY.

Oui, ma chère enfant.

MATHILDE.

Et j'en ai sauté de joie! . . . c'était mal à moi, parce que de quitter madame et ces demoiselles . . . ça aurait dû m'affliger! . . . mais je n'ai pas pu . . . j'étais trop contente! . . . Que je vous embrasse encore! . . .

JOSEPH.

Est-elle gentille!

MATHILDE.

Eh mais! ce vieux monsieur ... ces cheveux blancs! ... n'est-ce pas Joseph, qui me faisait autrefois danser sur ses genoux?

JOSEPH.

Elle me reconnaît.

MATHILDE, allant à lui.

Bonjour, mon bon Joseph.

JOSEPH, à part, avec émotion.

Elle n'est pas fière, celle-là . . . et c'est bon signe.

MATHILDE.

Je suis bien changée . . . trouves-tu?

JOSEPH.

Et moi donc?

MATHILDE.

Non, pas trop! . . . puisque tu as toujours de l'amitié pour moi . . . Eh bien! gronde-moi donc encore, comme autrefois . . . car tu me grondais toujours, je m'en souviens.

JOSEPH, la regardant.

Il n'y a plus moyen, mademoiselle.

MATHILDE.

Si vraiment ... les sujets ne te manqueront pas . . . Ils disent tous que je suis étourdie ... et je vois que c'est vrai; n'est-ce pas, ma tante? . . . Aussi je tâche de me corriger.

MAD. DERMILLY.

Non, mon enfant; ce qu'ils appellent de l'étourderie, c'est de la franchise . . . Ce défaut-là, garde-le toujours . . . et reste comme tu es . . . [La regardant avec tendresse.] Je te trouve si bien, ma fille.

MATHILDE.

Tant mieux . . . j'aurais été si fâchée du contraire . . . depuis surtout que mon père m'a confié vos projets.

MAD. DERMILLY.

Que veux-tu dire?

MATHILDE.

Oui, avant de partir, il m'a donné à entendre . . . que moi, votre nièce, je pourrais peut-être recevoir de vous, un jour, un nom encore plus doux . . . celui que vous avez dit tout-à-l'heure ... ma fille.

MAD. DERMILLY.

Quoi! ton père t'aurait appris? ... [A part.] Ah! quelle imprudence!

MATHILDE, vivement.

Je n'en ai parlé à personne ... Mais retrouver en vous la mère que j'ai perdue! . . . cette idée-là me rend si heureuse, que j'y pense sans cesse; et je fais tous mes efforts pour que votre fille ne soit pas trop indigne de vous . . . D'abord, je travaille depuis le matin jusqu'au soir . . . cela m'ennuie bien, mais c'est égal.

AIR : *du vaudeville de Oui et Non.*

Je sais l'anglais, l'italien.
Peut-être assez mal, et je tremble ...
Car vous, vous les parlez si bien ;
Mais nous pourrons causer ensemble.
Je cause beaucoup, au surplus ;
Et pour moi quel plaisir extrême ! ...
Me voilà deux langues de plus
Pour dire combien je vous aime.

Ensuite la broderie, la tapisserie, la musique ... et puis ma peinture ... Vous verrez les deux miniatures que je vous ai apportées . . . le portrait de mon père et le mien.

MAD. DERMILLY, avec joie.

Est-il vrai ?

MATHILDE.

Ah mon dieu ! ... je n'y pense pas ... c'est une surprise que je voulais vous faire ... N'importe, vous serez surprise, n'est-ce pas ? ... Il y avait bien aussi un autre portrait que je voulais essayer, et qui sans doute vous aurait fait plus de plaisir ... mais je ne sais pourquoi, je n'ai pas osé.

MAD. DERMILLY.

Et lequel ?

MATHILDE.

Celui ... de votre fils.

MAD. DERMILLY.

Et comment ! . . . tu te rappelles encore les traits de ton cousin ?

MATHILDE.

C'est qu'il n'y a pas bien long-temps que je l'ai vu.

MAD. DERMILLY.

Où donc ? ... comment cela ?

MATHILDE.

Lorsque le maréchal est venu visiter la maison royale de Saint-Denis, il avait avec lui très-peu de monde . . . deux généraux . . . des vieux, et puis quelques jeunes aides-de-camp de la garde nationale à cheval ... des uniformes de lanciers, charmans ... et nous autres pensionnaires qui étions là en groupe, nous regardions les uniformes.

MAD. DERMILLY.

Et les jeunes officiers ?

MATHILDE.

Très-peu . . . parce que vous sentez bien, ma tante . . . il faut être toutes droites et les yeux baissés . . . Mais une de mes compagnes, Augusta, me dit tout bas: „Regarde donc ce jeune homme qui est à côté du maréchal . . .“ Et je dois convenir qu'il me parût très-bien, et à ces demoiselles aussi

AIR *du Pot de fleurs.*

Car en parlant le soir de l'aventure,
Chacune à l'envi répétait
Que c'était lui dont la tournure
Sur tous les autres l'emportait . . .
Que nul n'avait ses grâces naturelles!
Ce fait fut déclaré constant
Par un juri très-compétent,
Formé de deux-cents demoiselles.

Et jugez de ma surprise, quand la sous-maîtresse, en nous disant le nom de tous ceux qui accompagnaient le maréchal, nous apprit que le jeune aide-de-camp était M. Armand Dermilly, mon cousin.

MAD. DERMILLY.

O ciel! est-il possible?

MATHILDE.

Oui, ma tante . . mon cousin! . . et toutes ces demoiselles me trouvent fort heureuse d'être sa cousine . . jugez donc, si elles avaient su . . . (vivement) mais vous vous doutez bien que je n'ai rien dit.

MAD. DERMILLY, vivement.

C'est bien . . . c'est bien.

MATHILDE.

En revanche, j'y ai pensé . . . parce qu'il y avait dans cet événement là quelque chose d'imprévu, d'étonnant . . . comme un coup du sort! . . . vous comprenez? . . . non pas que j'eusse d'autres idées; mais je me disais: Quand je verrai mon cousin, et il faudra bien que cela arrive . . . ce sera amusant de lui raconter qu'il ne me connaît pas, et que je le connais . . . et que je l'ai vu en cachette au milieu de deux cents personnes . . . Mais, par exemple, ma tante, vous ne lui direz pas ce que je vous ai raconté tout-à-l'heure . . . (A Joseph.) ni toi non plus, Joseph . . . vous sentez bien que c'est entre nous . . . (Joseph passe à la droite de Mme. Dermilly.) Mais pardon . . . je parle, je parle . . . et vous allez me

trouver bien bavarde . . . ne le croyez pas . . . je suis contente, et voilà tout.

MAD. DERMILLY.

Et moi aussi . . . je suis enchantée maintenant de cette rencontre; et tu en parleras ce soir à ton cousin, en dansant la première contredanse.

MATHILDE.

Comment! ... que me dites-vous? ... un bal? ...

MAD. DERMILLY.

Pour toi, mon enfant.

MATHILDE.

Ah! que vous êtes bonne! . . . et quel plaisir!

MAD. DERMILLY.

C'est aussi ma surprise, à moi . . . un impromptu!

MATHILDE.

Par exemple! vous auriez dû m'en prévenir d'avance ... parce que moi qui n'ai là que ma robe de pensionnaire . . . Ce n'est pas pour moi - . . mais pour mon cousin . . . [Avec timidité.] J'aurais voulu qu'il me trouvât jolie . . . et que ce soir ... il pensât de moi ... ce que nous avons pensé de lui . . . [Vivement.] C'est peut-être mal ce que je dis là? ...

MAD. DERMILLY.

Non, mon enfant.

MATHILDE, gaîment.

Tant mieux . . . n'y pensons plus . . . le plaisir de danser vaut bien celui d'être belle.

MAD. DERMILLY, lui prenant la main.

Quoi! vraiment! . . . pas plus de coquetterie que cela? . . . [A Joseph.] Que te disais-je! ... et quel trésor ... [A Mathilde.] Eh bien! mon enfant, si tu n'es pas coquette, moi, je le suis pour toi . . . et tu trouveras dans ta chambre une parure de bal qui t'est destinée.

MATHILDE, sautant de joie.

Ah! ma bonne tante! ... [Vivement.] Y a-t-il des fleurs?

MAD. DERMILLY.

Certainement.

MATHILDE, de même.

Une guirlande?

MAD. DERMILLY.

Oui, vraiment . . . c'était à moi de parer ma fille bien-aimée.

MATHILDE.

Ma fille! . . . ah! que je vous aime quand vous parlez ainsi! [Avec curiosité.] Mais, dites-moi donc, cette robe . . . est-ce que je ne peux pas la voir et l'essayer? . . . ce n'est pas que je sois impatiente ni curieuse ... mais enfin, si elle n'allait pas bien.

MAD. DERMILLY.

C'est juste . . . Joseph, dites à votre femme de conduire Mathilde dans sa chambre, qui est à côté de la mienne.

JOSEPH.

Oui, madame.

MATHILDE.

Adieu, ma tante . . . adieu ... [hésitant] ma ... ma mère.

MAD. DERMILLY, l'embrassant vivement.

Mon enfant . . . [puis se reprenant] pas encore ... pas encore . . . mais bientôt, je l'espère.

[Mathilde sort avec Joseph par la porte à droite.]

Scène VI.

MAD. DERMILLY, puis ARMAND.

MAD. DERMILLY.

Oui, quand mon fils la connaîtra . . . il sera trop heureux de recevoir de mes mains un pareil présent . . . C'est lui . . . il faut lui apprendre mes intentions, et savoir décidément quelles pensées l'occupent ... [Armand entre par le fond]. Comme il a l'air triste! . . . [Avec inquiétude.] O mon dieu! mon pauvre fils!

ARMAND à part, l'apercevant *.

C'est ma mère . . . il n'y a plus à reculer ..., allons, du courage! [Allant à elle, et lui baisant la main.] Je puis enfin vous voir et vous remercier de vos nouvelles bontés . . . J'ai appris par Joseph, par une indiscrétion peut-être, l'acquisition que vous venez de faire de ce beau domaine.

MAD. DERMILLY, avec émotion et bonté.

Tu m'en avais parlé tant de fois ... tu semblais le dési-

* Armand, Mad. Dermilly.

rer . . . et mon bonheur à moi, c'est de satisfaire tes voeux, quand je les connais [le regardant avec attention] ou du moins, quand je peux les deviner.

ARMAND, à part.

Si elle me parle ainsi, je n'aurai jamais la force ...

MAD. DERMILLY.

Et puis, s'il faut te l'avouer, j'ai encore d'autres idées en achetant ce château.

ARMAND.

Et lesquelles?

MAD. DERMILLY.

J'espère que ce sera mon présent de noce.

ARMAND.

O ciel! que voulez-vous dire?

MAD. DERMILLY, s'asseyant et lui faisant signe de s'asseoir près d'elle.

Viens ici près de moi, et causons . . . Il y a long-temps que cela ne nous est arrivé; et il me semble, mon fils, que tu dois avoir besoin de moi.

ARMAND, avec effusion.

Oui, ma mère . . . oui, vous avez raison.

MAD. DERMILLY.

J'en étais sûre . . . mon coeur me le disait . . . écoute-moi . . . tu me répondras après.

AIR *de Téniers.*

On te l'a dit: quand la mort de ton père
Vint dans le deuil nous plonger tous les deux,
J'étais bien jeune, et ma famille entière
Voulait pour moi préparer d'autres noeuds.
Je résistai; car je songeais sans cesse
Qu'un autre époux, en me donnant sa foi,
Eût exigé sa part d'une tendresse
Qui ne devait appartenir qu'à toi.

ARMAND.

Ah! ma mère!

MAD. DERMILLY, continuant.

Me trouvant à la tête d'une fortune déjà considérable, je l'ai conservée, je l'ai augmentée pour toi, mon enfant! . . . et quand je te la laisserai, tu en useras, j'en suis sûre, honorablement, comme elle a été acquise.

ARMAND.

Ah! loin de nous de pareilles idées.

MAD. DERMILLY.

Qui sait? ... je suis faible, souffrante, et je ne voudrais pas te quitter, mon ami, sans avoir légué à quelqu'un choisi par moi, le soin de te rendre heureux ... Je désire donc que tu te maries ... mais je voudrais, avant tout, que cette volonté fût la tienne.

ARMAND, *avec joie.*

Rassurez-vous, ma mère; c'est aussi mon unique pensée; car, s'il faut vous l'avouer, il est quelqu'un que j'aime ... comme je n'ai jamais aimé.

MAD. DERVILLY, *à part.*

O ciel!

ARMAND, *avec chaleur.*

Il n'y a pas pour moi de bonheur possible, si je ne l'épouse ... si vous ne consentez à me la donner pour femme.

MAD. DERMILLY.

Et qui donc?

ARMAND.

Votre pupille ... Clarisse.

MAD. DERMILLY, *à part et atterrée.*

O mon dieu! ... il est donc vrai! ...

ARMAND.

Qu'avez-vous, ma mère? ... Votre main tremble ... vous souffrez?

MAD. DERMILLY, *cherchant à ranimer ses forces.*

Non, non, ce n'est rien, mon fils ... je ne veux comme toi que ton bonheur ... [*Elle se lève, Armand se lève aussi.*]

ARMAND, *avec joie.*

Est-il possible!

MAD. DERMILLY.

Mais calme-toi, et laisse-moi te parler ... Pour que ce bonheur existe, il faut être bien sûr de la personne à qui on le confie ... savoir si son esprit, son caractère, tout ce qui l'entoure, en un mot, nous offre pour l'avenir des garanties qui te semblent inutiles à toi ... mais que moi, je dois réclamer pour mon fils ... D'abord, elle est plus âgée que toi ... ensuite, sa famille ...

ARMAND.

Est noble et illustre . . . Son père, le marquis de Villedieu . . .

MAD. DERMILLY.

Lui a laissé un grand nom, je le sais . . . et voilà justement ce qui m'effraie; car, enfin, nous ne sommes que des négocians . . . [Armand fait un geste], banquiers, si tu veux ... le nom n'y fait rien . . . c'est toujours du commerce . . . et au lieu, comme je le voudrais, d'être heureux de notre alliance . . .

AIR *de la Robe et les Bottes.*

En acceptant, c'est nous que l'on protège;
Ils le diront: car même de nos jours
Des anciens droits, titres et privilége,
Les grands seigneurs se souviennent toujours.
Qu'est-ce, à leurs yeux, que l'état que vous faites?
Et peuvent-ils estimer un banquier,
Que son nom seul force à payer ses dettes? ...
Eux, que leur nom dispensait de payer.

Et ta femme elle-même, imbue de pareilles idées, te fera sentir un jour qu'elle a bien voulu t'élever jusqu'à elle.

ARMAND.

Une femme ordinaire, je ne dis pas ... mais Clarisse! ...

MAD. DERMILLY.

N'est pas plus qu'une autre exempte des préjugés du nom et de la naissance . . . préjugés que son éducation n'a fait que fortifier encore . . . Elevée à Londres, au sein d'une famille puissante, chez lord Carlile, un des premiers pairs du royaume, elle y a puisé toutes ces idées d'aristocratie anglaise . . . ce besoin de dignités et d'honneurs qui tourmentent déjà sa jeunesse . . . et si elle se contente aujourd'hui de ta fortune, c'est faute de mieux.

ARMAND.

Que dites-vous?

MAD. DERMILLY.

Ce qu'il m'est facile de te prouver . . . Edgard, le second fils de lord Carlile, était devenu, comme toi, épris de ses charmes.

ARMAND.

S'il était vrai!

MAD. DERMILLY.

Je n'accuse point Clarisse, et ne la soupçonne pas d'avoir

répondu à un pareil amour ... Elle est encore jeune, jolie ... on l'aime, c'est tout naturel ... Mais plus tard, quand elle est devenue ma pupille, pourquoi a-t-elle refusé avec dédain tous les partis que je lui proposais?

ARMAND.

Pouvez-vous lui en faire un crime; quand son coeur était à moi, quand elle m'aimait ... Car, vous ne le connaissez pas ... vous ne savez pas qu'elle même voulait me détourner de cet amour; et craignant de vous affliger, elle voulait s'éloigner, me fuir ... moi qu'elle aime, et dont elle est aimée.

MAD. DERMILLY.

Tu t'abuses toi-même; et tu lui prêtes des qualités qu'elle n'a pas.

ARMAND.

Quelle qu'elle soit, je l'aime.

MAD. DERMILLY.

Mais de grâce ...

ARMAND.

Enfin, ma mère, je l'aime, et je l'aimerai toujours.

MAD. DERMILLY, avec impatience.

Toujours! ... Peux-tu parler ainsi quand il s'agit d'un sentiment soudain, impétueux, que la passion a fait naître, que la raison n'éclaire point ... Peux-tu garantir la durée d'un accès de fièvre ou de délire? ... Tu en as aimé d'autres! ... ce devait être aussi pour la vie ... et au bout de quelques mois, cet amour éternel était dissipé! ... Il peut en être de même de celui-ci.

ARMAND.

Jamais! jamais! ... Quelle différence!

MAD. DERMILLY.

Essayons du moins ... car moi aussi j'avais un parti à te proposer ... un ange de beauté et de candeur, que ma tendresse te destinait.

ARMAND.

C'est inutile.

MAD. DERMILLY.

Vois-la, du moins ... c'est tout ce que je te demande.

ARMAND, hors de lui.

Et à quoi bon? . . . J'aime Clarisse! . . . je n'en aimerai jamais d'autre . . . Rien ne me fera changer; et rien au monde ne m'empêchera de l'épouser.

MAD. DERMILLY.

Pas même le malheur de ta mère! . . .

ARMAND.

O ciel! que dites-vous?

MAD. DERMILLY.

Que j'ai cru être aimée de mon fils . . . Ma vie, à moi, c'était son amour . . . et le perdre, c'est mourir.

ARMAND.

Ah! croyez que ma tendresse . . .

MAD. DERMILLY, froidement.

Je ne peux plus y croire; et je ne l'invoque plus ... Avec dignité.] Mais il me reste encore d'autres droits . . . Privée de l'amour de mon fils, je n'ai rien fait du moins pour le dégager du respect et de l'obéissance qui me sont dûs.

ARMAND.

Et que je conserverai toujours! . . . Parlez . . . quoique vous exigiez . . . si c'est un ordre, j'obéirai.

MAD. DERMILLY.

Je pourrais donc te dire: Je te défends ce mariage?

ARMAND, avec anxiété.

Eh bien! . . . vous me le défendez?

MAD. DERMILLY.

Non: mais je te demande à genoux de ne pas être malheureux.

ARMAND, la relevant.

Vous! . . . ma mère! . . . Ah! c'en est trop! ... j'obéirai . . . plus de mariage . . . vous l'exigez . . . et rien n'égale mes tourmens! . . . mais vous n'aurez pas prié en vain . . . Adieu . . . adieu . . . je vais trouver Clarisse . . . lui rendre ses sermens . . . lui dire que je renonce à elle . . . Etes-vous satisfaite?

MAD. DERMILLY.

Oui, oui, je le suis. [Voyant Armand qui s'éloigne.] Mon fils . . . tu t'éloignes . . . et sans m'embrasser? . . .

ARMAND revient, embrasse sa mère, se dégage de ses bras et dit en sortant:

Ah! . . . je suis bien malheureux!

[Il entre dans l'appartement à gauche.]

Scène VII.

MAD. DERMILLY, puis MATHILDE.

MAD. DERMILLY, avec émotion, et le regardant sortir.

Il souffre! . . . il est malheureux! . . . et c'est moi qui en suis cause! . . . moi, qui immolerais tout à son bonheur! . . . [Avec fermeté.] Eh bien! c'est son bouheur que j'assure . . . et quoi qu'il arrive, je n'aurai point de regrets. J'ai fait mon devoir.

MATHILDE, en robe de bal. Elle entre par la droite *.

Ma tante, ma tante! . . . regardez donc.

MAD. DERMILLY.

Ah! te voilà, mon enfant! . . . C'est bien ... très-bien! . . . Que j'ai de plaisir à te contempler! . . . [A part.] Oui, je n'ai d'espoir qu'en elle.

MATHILDE.

Vous avez pensé à tout . . . jusqu'au bouquet . . . Est-il bien ainsi?

MAD. DERMILLY, le lui ôtant.

Du tout . . . on le porte à la main.

MATHILDE, riant.

C'était donc une grande faute?

MAD. DERMILLY.

Sans contredit.

MATHILDE.

Dame! . . . je ne savais pas.

MAD. DERMILLY.

Ta coiffure, n'est-elle pas un peu haute? . . . Non . . . Et ta robe? . . . Il y a là des plis que l'on peut faire disparaître.

[Elle arrange la toilette de Mathilde.]

* Mathilde, Mad. Dermilly.

MATHILDE.

Que vous êtes bonne, ma tante! . . ce sera toujours bien.

MAD. DERMILLY, à part.

Ah! si elle savait pour moi de quelle importance . . . [Haut.] Ecoute, mon enfant, fais bien attention à ce que je vais te recommander; et tâche surtout, dans ce bal . . .

MATHILDE.

Quoi? ma tante.

MAD. DERMILLY, s'arrêtant, à part.

Non, non . . . ne lui donnons point de conseil . . . laissons-la être elle-même . . . c'est par là qu'elle doit plaire. . . [Haut à Mathilde.] Tâche de bien t'amuser: voilà tout ce que je te demande.

MATHILDE.

Oh! vous serez obéie . . . Songez donc que c'est la première fois que je vais au bal . . . au bal pour de vrai . . . car chez nous c'est bien différent:

AIR *du vaudeville de Partie et Revanche.*

Même aux grands jours, c'est entre demoiselles
Que l'on danse à la pension;
Point de danseurs, de figures nouvelles,
Cela nuit à l'illusion:
Madame a beau nous prêter son salon . . .
Le maître vous guide en personne,
Sur sa pochette . . . . et l'on ne sait vraiment
Si pareil bal est un plaisir qu'on donne,
Ou bien, si c'est la leçon que l'on prend.

Aussi, moi qui n'y suis pas habituée! je m'essayais tout-à-l'heure devant votre glace, pour le moment où on viendra m'inviter . . . [S'asseyant et s'inclinant.] Avec plaisir, monsieur . . . à moins que ce ne soit Armand . . . et alors je lui dirai: Avec plaisir, mon cousin.

MAD. DERMILLY, avec effroi.

Et ta robe que tu chiffonnes! . . .

MATHILDE, se levant vivement.

C'est vrai! . . . mais aussi pourquoi n'arrive-t-on pas? . . . on perd du temps.

MAD. DERMILLY.

Tais-toi, l'on vient . . . [A part.] C'est Clarisse.

Scène VIII.

MATHILDE, MAD. DERMILLY, CLARISSE, sortant de l'appartement à gauche, en robe de bal.

CLARISSE, à part, et entrant en rêvant.

Il obéissait à sa mère . . . il renonçait à moi! . . . heureusement un seul mot a changé toutes ses résolutions . . . et maintenant, je l'espère, je n'ai plus rien à craindre . . . [Apercevant Mad. Dermilly.] Ah! c'est vous, madame?

MAD. DERMILLY.

Déjà prête, Clarisse . . . c'est très-bien.

MATHILDE.

Oh! qu'elle est jolie! . . .

MAD. DERMILLY, à Clarisse, montrant Mathilde.

C'est ma nièce Mathilde . . . la fille de la maison . . .

MATHILDE, passant près de Clarisse. *

Presque une soeur! ... et je serai bien heureuse si vous me regardez comme telle, et si vous voulez bien m'accorder votre amitié.

CLARISSE.

Mademoiselle!

MATHILDE.

Oh! j'en ai grand besoin . . . à ce bal surtout où vous me guiderez . . Moi, je ne sais rien . . . tout-à-l'heure déjà j'avais mis ce bouquet à ma ceinture; et sans ma tante qui m'a dit que cela ne se faisait pas . .

CLARISSE, avec ironie.

Mademoiselle sort de pension?

MATHILDE.

Oh! mon dieu oui . .

CLARISSE, de même.

On le voit bien.

MAD. DERMILLY, avec intention.

Ne fût-ce qu'à sa franchise, à sa confiance. [La musique se fait entendre.] Voici déjà quelques personnes qui viennent. [Elle va dans la salle du fond.]

[La musique se fait entendre. On voit passer dans le fond plusieurs

* Mad. Dermilly, Mathilde, Clarisse.

cavaliers donnant la main à des dames mises élégamment, qu'ils conduisent dans la salle du bal.]

MATHILDE, à Clarisse.

Je me mettrai à côté de vous, et vous me direz ce qu'il faudra faire pour être bien.

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire.

MATHILDE.

Vous avez raison . . . je vous regarderai, et je tâcherai d'imiter . . . si je puis.

CLARISSE.

Vous n'en avez pas besoin; et, sans vous donner de mal, vous êtes sûre de plaire.

MATHILDE, naïvement.

Vous croyez? . . .

CLARISSE.

Dès que vous serez connue . . . dès qu'on aura prononcé votre nom . . . Quelle est cette jeune personne? . . — Mlle. Mathilde de Nanteuil. — Cette riche héritière! . . . Tous les jeunes gens s'empresseront autour de vous . . . et vous êtes sûre de ne pas manquer une contredanse.

MATHILDE.

Quoi! ce serait là le motif?

[Mad. Dermilly rentre. *]

CLARISSE.

Eh mon dieu! qu'on soit laide ou jolie! . . . qu'on danse bien ou mal . . . peu importe . . . ce qu'il faut, pour réussir dans un bal, c'est une dot . . . et souvent, je l'avoue, ma fierté s'en indigne.

MATHILDE.

Serait-ce vrai, ma tante?

MAD. DERMILLY.

Non, mon enfant . . . et la preuve, c'est que Clarisse, qui te parle, aura beaucoup de succès . . . et cependant elle n'a rien.

CLARISSE, avec dépit.

Madame!

MAD. DERMILLY.

Votre triomphe n'en est que plus flatteur . . . Après cela que tous les danseurs ne soient pas des maris . . . et que

* Mad. Dermilly, Mathilde, Clarisse.

pour épouser ils aient l'indignité d'exiger une dot . . je conçois cela . . . [Mathilde va regarder dans l'autre salon.]

CLARISSE.

L'argent est une belle chose . . . il donne toutes les qualités . . .

MAD. DERMILLY.

Croyez-vous donc que les filles sans dot aient pour cela même toutes les vertus ? . . . et que l'absence d'argent leur donne la bonté, la douceur, l'aménité de caractère ? . . .

CLARISSE, à part.

Patience , . . j'aurai mon tour. [La musique se fait entendre plus fort.] [Mme Dermilly sort un instant.]

MATHILDE, regardant dans le salon du fond.

Le bal commence . . . et mon cousin n'est pas là . . . [Mme Dermilly rentre accompagnée de deux cavaliers ; l'un d'eux invite Clarisse, qu'il conduit dans la salle où l'on danse ; l'autre invite Mathilde, qui dit à part.] Eh mais ! voilà un monsieur qui vient m'inviter . . . [Bas à Mme Dermilly.] Faut-il accepter, ma tante ?

MAD. DERMILLY.

Sans doute.

MATHILDE, s'inclinant.

Avec plaisir, monsieur. [A part.] Ah mon dieu ! que cela me fait de peine ! . . . j'espérais que la première contredanse serait avec lui. [Elle sort avec le cavalier qui l'a invitée.]

Scène IX.

MAD. DERMILLY, seule, regardant autour d'elle.

C'est étonnant, mon fils ne paraît pas . . . Ah ! . . . il me semble le voir dans la foule . . . Oui . . . il sera descendu avant moi au salon, pour en faire les honneurs . . . A la bonne heure . . . cela m'inquiétait . . . Et ce Joseph . . . où est-il donc ? . . . J'ai besoin de lui . . . [Joseph paraît à la porte du fond ; il pose un plateau vide et s'arrête en regardant dans les appartemens.]

Scène X.

JOSEPH, MAD. DERMILLY.

MAD. DERMILLY.

Ah ! te voilà, Joseph ?

JOSEPH.

Je serais resté là jusqu'à ce soir à la regarder.

MAD. DERMILLY.

Eh! qui donc?

JOSEPH, posant son plateau sur la table.

Mlle. Mathilde . . . En entrant dans le salon, elle a eu un succès . . . tous les regards se sont fixés sur elle . . . et puis on entendait une espèce de bourdonnement . . . très-agréable.

MAD. DERMILLY.

Et mon fils était là? . . .

JOSEPH.

Non, madame.

MAD. DERMILLY.

Est-ce qu'il n'est pas au salon?

JOSEPH.

Pas encore.

MAD. DERMILLY.

En es-tu sûr?

JOSEPH.

Je crains même qu'il n'y paraisse pas de la soirée.

MAD. DERMILLY.

Et pourquoi?

JOSEPH.

Tenez, madame . . . il y a quelque chose sur quoi j'ai promis le secret, de peur de vous inquiéter . . . mais il me semble maintenant qu'il y aurait plus de danger à ne rien dire.

MAD. DERMILLY.

Tu as raison . . . je veux tout savoir.

JOSEPH.

Il y a quelques instans, en descendant à l'office, chercher ce plateau . . . je me rencontre nez à nez avec M. Armand, qui se glissait dans la cour, par le petit escalier . . . „Quoi! monsieur, à cette heure, pas encore habillé?" . . . Car il n'était pas en costume de bal . . — „Non, j'ai à sortir. — Et pourquoi donc? et où allez-vous? — Tais-toi, tais-toi . . que ma mère n'en sache rien . . . je pense, Joseph, qu'on peut se fier à toi. — Vous jugez de ce que je lui répondis. — „Eh bien! ne dis rien à ma mère, que cela inquiéterait . . . et si,

à onze heures, je n'étais pas rentré, remets ce billet à Mlle. Clarisse . . . à elle seule, entends-tu? . . . à elle seule, et en secret."

MAD. DERMILLY.

Qu'est-ce que cela signifie?

JOSEPH.

J'ai pensé d'abord que c'était quelque affaire, quelque duel . . . que sais-je?

MAD. DERMILLY.

O ciel! à une pareille heure! . . ce n'est pas possible . . car la nuit s'avance . . . et ce billet à Clarisse?

JOSEPH.

Le voici. [Mme Dermilly le prend.]

MAD. DERMILLY.

J'ai le droit, j'espère, de lire ce qu'on adresse à mon ancienne pupille . . . à une jeune personne qui m'est encore confiée . . . et fût-ce de mon fils lui-même . . . [Elle décachète la lettre, et après en avoir lu quelques lignes, elle dit:] Ah mon dieu!

JOSEPH, effrayé.

Qu'est-ce donc?

MAD. DERMILLY.

Rien . . . rien! . . . je suis tranquille . . . je sais maintenant où il est . . Que cela ne t'inquiète pas. [Elle relit encore.]

JOSEPH.

C'est différent, si madame est tranquille . . [A part.] Elle a cependant l'air bien agité . . [Haut.] Madame n'a pas besoin de moi? . . je puis rentrer au salon?

MAD. DERMILLY.

Oui, Joseph . . oui, mon ami . . Mais je ne sais . . prie Clarisse de continuer à faire les honneurs . . . mais rassure-toi . . . tout va bien.

JOSEPH.

Oui, madame . . . [A part.] Pauvre femme! . . . il y a de mauvaises nouvelles.

[Il emporte le plateau, et sort par le fond.]

Scene XI.

MAD. DERMILLY, seule.

[Lisant la lettre.] „Je voulais te fuir, obéir à ma mère . . . „un de tes regards m'a retenu . . . c'est l'honneur qui

„maintenant me lie à toi, et tes droits sont le plus sa„crés ... [S'arêtant, et avec douleur.] Ah! mon fils! . . . [Lisant.] „Mais ce mariage que désormais rien ne peut rompre, ma „mère n'y consentira jamais . . . après la promesse que je „lui ai faite, je n'ai même plus le droit de le lui demander.. „et tu as reison, il faut partir . . . il faut nous éloigner . . . „mais si je rentrais ce soir . . . si je voyais seulement ma „mère . . . toute ma résolution m'abandonnerait . . . je ne „partirais pas . . . ne sois donc pas inquiète, si tu ne me „vois pas à ce bal . . . je m'occupe de tout préparer pour „notre fuite . . . et dès que tout le monde sera parti, quand „tout reposera dans la maison, descends au petit salon, tu „m'y trouveras."

[Elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine, et garde un instant le silence.]

Je l'ai lu! . . . je ne puis le croire encore . . . un enlèvement! . . . c'est mon fils qui m'abandonne, qui en a conçu le projet . . . oh! non . . . [Avec douleur.] Mais il y consent, du moins . . . entraîné, séduit! . . . et ce serait là sa femme! . . . et il lui confierait son bonheur! . . . Mon dieu! . . . mon dieu! . . . que faire? . . . Je ne puis cependant pas laisser perdre mon fils . . . le vouer aux regrets, au malhnur . . . à la honte peut-être! . . . non, non, jamais . . . Allons, allons! du courage! . . . ne cédons pas encore la victoire . . . tout doit me seconder, et me défendre . . . ma cause est si juste! . . . [Voyant Mathilde qui entre.] Ah! c'est toi, mon enfant? . . .

Scène XII.

MAD. DERMILLY, MATHILDE.

MATHILDE.

Oui, ma tante . . . je ne peux plus rester là-dedans . . . c'est trop triste . . . je croyais toujours que mon cousin viendrait m'inviter . . . et ce bruit de la danse, cet orchestre . . . ces parures . . . tout ce monde qui m'entourait, et me faisait des complimens . . . c'était charmant! . . . en attendant . . . mais maintenant, je suis fatiguée, ennuyée, et je n'ai plus envie de danser du tout, du tout . . . c'est-à-dire encore une fois peut-être . . . et encore, je ne sais pas! . . .

MAD. DERMILLY.

Pauvre enfant!

MATHILDE.

Mon cousin viendra donc bien tard?

MAD. DERMILLY.

Tu ne le verras pas ce soir . . . une affaire imprévue, indispensable, le retiendra toute la soirée loin de nous.

MATHILDE.

O ciel! quelque affaire d'intérêt! ... quelque perte, peut-être?

MAD. DERMILLY, *vivement.*

Oui, c'est cela . . . pas autre chose.

MATHILDE.

Ah! tant mieux . . . Eh, bien! ma tante; si, comme Mlle. Clarisse le disait . . . s'il est vrai que je sois riche . . . prenez notre fortune: elle est à vous et à lui! . . . ne suis-je pas sa femme?

MAD. DERMILLY.

Merci . . . merci, mon enfant . . . ce ne sera rien, ne t'effraie pas . . . le bonheur, le calme reviendront, je l'espère . . . c'est de moi, de mon courage que cela dépend ... mais il est des momens, ma fille, bien terribles pour une mère ... des chagrins bien cruels!

MATHILDE.

Dites-les vite, que je les partage.

MAD. DERMILLY.

Oh! que ne puis-je te les confier!

MATHILDE.

Pourquoi pas? ... moi, si j'en ai, c'est à vous que je les dirai . . . mais une fois mariée, je n'en aurai plus jamais . . n'est-ce pas?

MAD. DERMILLY, *à part.*

Pauvre enfant! si elle savait que déjà ils commencent? . . [Haut.] Bonsoir, Mathilde, bonsoir . . . voilà qu'on se retire . . . il est tard . . . rentre dans ton appartement; et demain . . . je ne sais comment te le dire, car j'en suis plus affligée que toi . . . demain, on te reconduira à ta pension.

MATHILDE.

O ciel! moi qui devais rester toute cette semaine près de vous! . . . pourquoi donc?

MAD. DERMILLY.

Dans un autre temps, je te l'expliquerai ... mais dans ce

moment, notre avenir . . la réussite de mes projets . . . tout dépend de ton obéissance.

MATHILDE, soupirant.

S'il en est ainsi . . . j'obéis . . . Bonsoir, ma tante . . . Ah! je suis bien triste . . . j'ai envie de pleurer.

MAD. DERMILLY.

Et pourquoi?

MATHILDE.

C'est que vous-même . . .

MAD. DERMILLY.

Moi, du tout . . . Allons, embrasse-moi . . . et du courage. [Mathilde fait quelques pas pour rentrer dans l'appartement à droite; mais arivée près de la porte, elle se retourne, et dit d'un air triste:]

MATHILDE.

Bonsoir, ma tante.

MAD. DERMILLY.

Du courage . . .

[Mathilde pousse un soupir et rentre.]

Scène XIII.

Mad. DERMILLY, seule.

Oui, sa vue m'en a donné . . . Je suis plus calme maintenant, et je peux prendre un parti . . . Il ne tient qu'à moi de m'armer de tous mes droits, d'éloigner Clarisse, et de dire à mon fils: „Je veux que vous épousiez Mathilde." Je veux . . . et s'il me résiste, il faudra donc le maudire! . . . et s'il m'obéit . . . il ne l'aimera pas, cette pauvre enfant! . . . il la rendra malheureuse! . . il adorera Clarisse encore davantage! . . . car, à son âge, loin d'arrêter une passion, les obstacles ne font que l'exciter et l'accroître . . . Allons! il n'y a qu'un moyen . . . bien hardi, peut-être . . . mais c'est le seul qui me reste, et si je connais bien le caractère de mon fils . . . [Regardant au fond.] Je ne vois plus personne au salon . . . personne . . . que Joseph qui éteint les bougies et remet tout en ordre . . . oui . . . j'ai entendu le bruit des dernières voitures . . . et tout le monde est parti . . . [Elle ferme la porte du fond.] Je suis seule . . . attendons mon fils . . .

[Elle écoute.] On monte par le petit escalier! . . . ah! le coeur me bat de frayeur! . . . et c'est lui qui en est cause! . . . qui me l'aurait jamais dit? . . .

Scène XIV.

MAD. DERMILLY, ARMAND, entrant par la porte à gauche.

ARMAND.

Ah! que cette soirée m'a paru longue! . . . et maintenant que l'instant approche, je voudrais l'éloigner . . Dieu! ma mère! . . .

MAD. DERMILLY, avec douceur.

Je t'attendais, mon fils . . . et tu viens bien tard.

ARMAND.

Oui . . . je n'ai pas pu . . . j'ai été forcé . . . ou plutôt, je me suis cru obligé . . .

MAD. DERMILLY, de même.

De me tromper? . . . oh! non, rien ne t'y oblige . . Ce n'est pas moi que tu espérais trouver en ces lieux?

ARMAND.

Pourriez-vous le penser? . . .

MAD. DERMILLY.

Je sais tout.

ARMAND.

Eh quoi! . . . l'on vous aurait dit! . . . l'on m'aurait trahi! . . .

MAD. DERMILLY.

Non, grâce au ciel! . . . ce secret que j'ai surpris reste entre nous deux; et personne que moi n'aura vu rougir mon fils . . . [Elle lui remet la lettre.]

ARMAND, regardant le papier.

Ma lettre à Clarisse! . . .

MAD. DERMILLY.

Je l'ai ouverte . . . et qu'ai-je vu? . . . une fuite . . . un enlèvement . . . un pareil éclat! . . . commencer aux yeux du monde par perdre de réputation celle que tu veux nommer ta femme . . . Ah mon fils! si tu m'avais demandé conseil! . . . si tu m'avais dit ce matin que cette passion était si forte,

si violente, que tu la plaçais au-dessus de tout . . . même de l'honneur . . . je t'aurais épargné bien de regrets . . . heureusement, je le puis encore . . .

ARMAND.

Et comment . . . [Musique douce.]

MAD. DERMILLY.

Puisque tu ne peux vaincre cet amour . . .

ARMAND.

Achevez . . .

MAD. DERMILLY.

Tu le veux . . .

ARMAND, à ses genoux.

Eh bien! . . .

MAD. DERMILLY.

Eh bien! épouse-la . . .

ARMAND.

Epouser Clarisse! . . . vous le voulez bien?

JOSEPH, qui entre et qui a entendu ce dernier mot.

Qu'entends-je! . . . ce n'est pas possible . . . madame ne peut consentir . . .

MAD. DERMILLY, passant entre Armand et Joseph.

Si, Joseph, . . . à une seule condition, que je vais expliquer à mon fils.

ARMAND.

Ah! tout ce que vous voudrez . . . j'y souscris d'avance.

MAD. DERMILLY.

Donne-moi le bras jusqu'à ma chambre à coucher.

JOSEPH.

Quelle faiblesse! . . . et ce que c'est que de gâter les enfans! . . . Mon fils Joseph épousera qui je voudrai, ou restera garçon.

ARMAND.

Ah! vous êtes la meilleure des mères! . . . et je vous devrai mon bonheur! . . .

MAD. DERMILLY.

Pas encore maintenant! mais plus tard peut-être . . . je l'espère . . . Adieu, Joseph! . . . bonne nuit! . . . [Joseph, qui tient un flambeau, reste immobile; Mad. Dermilly sort par la droite avec Armand.]

[*La toile tombe.*]

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un appartement d'un château gothique. Deux portes latérales; une grande croisée auprès de la porte à droite; au-dessus des portes de droite et de gauche, des lucarnes en rosace; une grande cheminée; au fond, deux petites portes aux côtés de la cheminée; un violon posé sur un meuble, un fusil attaché à la muraille. Tables à droite et à gauche du théâtre.

Scène I.

ARMAND, près d'une table à gauche, regarde des poissons dans un bocal, MAD. DERMILLY, assise à droite, est occupée à broder, CLARISSE, à côté d'elle, tient un livre et lit.

ARMAND, regardant attentivement le bocal.

Les belles couleurs! . . . et quelle agilité! . . . ils ne restent pas un instant en place . . . et tournoient toujours saus se rencontrer.

MAD. DERMILLY.

Voilà une heure que tu es occupé, comme Schahabaham, à regarder ces poissons rouges.

MAD. DERMILLY.

C'est que ces diables de petits poissons sont étonnans . . . quoique enfermés, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer.

CLARISSE.

Je crois bien! . . . une prison de cristal . . . c'est charmant! . . .

MAD. DERMILLY.

Qu'on dise encore qu'il n'y a pas de belles prisons.

CLARISSE.

Moi, je soutiendrai le contraire . . . car ici, près de vous, madame . . . dans ce vieux château, je me trouve si heureuse! . . .

MAD. DERMILLY.

C'est ce que je désirais . . . Quoique votre mariage fût arrêté, forcée de le retarder de trois mois pour des arrangemens de fortune . . . des comptes de tutèle à rendre à mon fils . . . j'ai voulu du moins que, pendant ce temps, vous ne fussiez pas séparés; et je vous ai amenés dans cette terre, où nous nous sommes fait la loi de ne recevoir personne.

CLARISSE.

C'est vrai! . . . point de fâcheux . . . point de visites importunes.

ARMAND, venant auprès de Clarisse.

Tout entier au bonheur d'être ensemble . . . aussi voilà déja deux mois qui ont passé comme un éclair.

MAD. DERMILLY.

Non, six semaines . . .

ARMAND.

Vous croyez? . . .

MAD. DERMILLY.

J'en suis sûre . . .

CLARISSE.

Les appartemens gothiques ont quelque chose de grandiose, de noble, de majestueux . . .

ARMAND, le dos à la cheminée.

Oui, cela fait très-bien, en été surtout . . . mais en hiver, au mois de décembre, je trouve le grandiose un peu froid . . . Hum! . . . hum! . . . je ne sors pas des rhumes de cerveau, mais qu'importe . . . quand on est auprès de ce qu'on aime . . dans le repos et la solitude . . . (Il se place entre Mad. Dermilly et Clarisse, en s'appuyant sur le dos de leur fauteuil.) entre l'amour

et l'amitié . . . A propos d'amitié, est-ce que votre homme d'affaires ne vous fera pas celle de se dépêcher? . . . il n'en finit pas avec sa liquidation . . . et nous sommes ici à l'attendre.

MAD. DERMILLY.

Est-ce que cela vous ennuie? . . .

ARMAND.

Du tout! . . . mais il y a une impatience bien naturelle . . . que vous devez comprendre . . . Quel plaisir d'être mariés! . . . d'être chez soi . . . dans son boudoir de la Chaussée d'Antin . . . de bons tapis . . . des cheminées à la Bronzac . . .

AIR *du Partage de la Richesse.*

Et puis voici les plaisirs qui reviennent,
Car cet hiver on dansera beaucoup;
Spectacles, bals, et tant de gens y tiennent!
Pas moi, du moins, ils sont peu de mon goût.
[*Montrant Clarisse.*]
Mais pour Clarisse, et si je ne m'abuse,
Deux vrais amans, deux époux, dieu merci!
Ne faisant qu'un . . . je veux qu'elle s'amuse,
Afin de m'amuser aussi.

CLARISSE.

Je vous remercie . . . mais en quelque lieu que je me trouve, je n'ai rien à désirer . . . je suis près de vous . . .

ARMAND, lui baisant la main avec transport.

Ah! ma chère Clarisse! . . . [Nonchalamment.] Qu'est-ce que nous ferons ce matin?

CLARISSE.

De la musique . . . si vous voulez? . . .

ARMAND.

De la musique . . . nous en avons fait hier . . . et avant-hier . . . et l'autre jour! . . . et puis mon violon n'est pas d'accord . . . Si nous allions plutôt nous promener dans le parc?

MAD. DERMILLY.

Y penses-tu! . . . cinq à six pouces de neige.

ARMAND, avec humeur.

Bah! . . . les femmes ont toujours peur de se mouiller

les pieds! Il faudra donc rester toute la journée ici, dans ce salon?

CLARISSE.

Voulez-vous lire . . . ou jouer? . . .

ARMAND, de même.

Nous ne sommes que trois . . . Si encore le curé était venu . . . nous aurions fait le wisth ou la bouillette à quatre . . . mais ce curé promet de venir, et il ne vient pas . . . Ensuite . . . il viendra, peut-être . . . il n'est que midi . . . C'est l'heure où, à Paris, on se réunit au café Tortoni . . . Ils parlent, j'en suis sûr, de la représentation d'hier . . . car c'était hier jour d'opèra . . . Je voudrais bien savoir si Béville est toujours amoureux de la petite Mimi?

CLARISSE, se levant.

Je ne vous le dirai pas . . .

ARMAND.

C'est juste . . . je vous dis cela comme autre chose . . [S'approchant de la croisée.] Tiens! voilà Geneviève qui est dans le parc! . . .

MAD. DERMILLY, se levant. *

Geneviève!

ARMAND.

La fille de la jardinier . . . que je fais causer quelquefois . . .

CLARISSE.

C'est-à-dire . . . très-souvent . . .

ARMAND.

Oui, c'est la naïveté campagnarde . . . la plus amusante . . . Elle m'a avoué qu'elle avait déjà eu trois amoureux . . .

CLARISSE.

Fi donc!

ARMAND.

Amour platonique, bien entendu . . .

AIR *du vaudeville de Partie et Revanche.*

A la campagne il n'en est jamais d'autres;
Et philosophe studieux,
Moi je compare et leurs moeurs et les nôtres.

---

* Mad. Dermilly, Armand, Clarisse.

MAD. DERMILLY, souriant.

Mais, en effet . . . trois amoureux !

CLARISSE, de même.

Et s'en vanter . . . c'est curieux !

ARMAND.

Voyez alors ce que fait naître
La différence des climats ! . . .
Car à Paris, on les aurait peut-être ;
Mais, à coup sûr, on ne le dirait pas.

[A Mad. Dermilly, en riant.] Et entre autres, elle m'a cité Jean-Pierre, votre garde-chasse . . . un imbécile ! . . . Eh parbleu ! cela me fait penser que ce matin . . . [Décrochant son fusil.] Voilà une belle occasion pour la chasse au loup . . .

MAD. DERMILLY.

Y pensez-vous ! . . . il peut y avoir du danger . . .

ARMAND.

Tant mieux ! . . . ça occupe . . . ça fait passer un moment . . .

MAD. DERMILLY.

Et moi, je ne veux pas . . . Vous ne sortirez pas . . . ce n'est pas convenable . . . vous êtes déjà resté avant-hier toute la journée dehors . . . et cela fâcherait Clarisse . . .

ARMAND.

Non ! . . . j'en suis suis sûr . . . [A Clarisse.] N'est-ce pas, chère amie . . . cela ne vous fâchera pas que je sorte ?

CLARISSE, d'un air très-indifférent.

Moi, nullement . . .

ARMAND.

Vous voyez . . .

MAD. DERMILLY, le retenant toujours.

Elle ne l'avoue pas . . . mais je suis persudé qu'au fond cela lui fait de la peine. [Avec intention.] Sans cela elle ne vous aimerait pas . . .

CLARISSE.

C'est au contraire parce que je l'aime . . . que je m'efforce de cacher le chagrin que j'éprouve . . .

MAD. DERMILLY.

Tu l'entends . . .

ARMAND.

C'est différent . . . Dès que cela vous contrarie, ma chère Clarisse . . . vous êtes bien sûre que je resterai . . . que je vous obéirai . . . que je ferai tout ce qui vous sera agréable . . . quand je devrais . . . Aussi, je ne sortirai pas de ce fauteuil . . . et ne dirai pas un mot. [Il s'assied sur un fauteuil, auprès de la table, à droite.]

MAD. DERMILLY.

Le voilà d'une humeur exécrable pour toute la journée.

Scène II.

LES MÊMES, JOSEPH.

JOSEPH, entrant par la droite.

Voici les journaux et les lettres . . .

CLARISSE, avec joie.

Ah! quel bonheur! donne vite!

ARMAND, toujours étendu dans son fauteuil.

J'espère qu'on ne les prendra pas tous . . .

CLARISSE, prenant deux journaux.

Oh non! à vous les journaux politiques, à moi la Revue de Paris et le Journal des Modes. [Elle va s'asseoir à gauche.] [Joseph donne les journaux à Armand, et les lettres à Mad. Dermilly.]

ARMAND, les comptant.

Quel plaisir! . . . six journaux . . . en voilà pour toute la matinée! . . .

CLARISSE, lisant.

„Les robes de popeline brochées sont toujours à la „mode . . ." Et moi qui en avais une charmante que je n'aurai pu porter . . . quel dommage! . . .

ARMAND.

Vous pouviez la mettre ici . . .

CLARISSE.

De la toilette, quand il n'y a personne . . .

ARMAND.

Personne! . . . c'est aimable pour nous!

MAD. DERMILLY, regardant Joseph qui essuie une larme.

Eh mais! Joseph, qu'as-tu donc? quel air triste?

JOSEPH *.

Ce sont des nouvelles que je reçois de mon fils Joseph . . . vous savez . . . celui que j'élevais si sévèrement?

MAD. DERMILLY.

Eh bien?

JOSEPH.

Eh bien! pour se soustraire à mon autorité, il vient, à dix-huit ans de s'engager dans les dragons.

MAD. DERMILLY.

Ah mon dieu!

JOSEPH.

Et que faire contre un dragon? . . . Comment ramener l'enfant prodigue à la maison paternelle?

MAD. DERMILLY.

En le laissant au régiment pendant un an ou deux . . . et alors, sois tranquille . . . il viendra de lui-même nous prier d'avoir son congé . . .

JOSEPH.

Vous croyez?

MAD. DERMILLY.

J'en suis sûre . . . [Regardant Armand.] C'est un excellent système que . . . Eh mais! voici une lettre qui ne vient pas par la poste.

JOSEPH.

Non, madame . . . elle a été apportée par un courrier . . . un domestique en livrée, qui est en-bas.

MAD. DERMILLY.

C'est du jeune Edgard.

ARMAND.

Le second fils de lord Carlille? . . .

ARMAND, se levant **.

Avec grand plaisir . . . Il faut lui écrire . . .

---

* Armand, Joseph, Mad. Dermilly, Clarisse.

** Armand, Mad. Dermilly, Clarisse, Joseph reste au fond.

MAD. DERMILLY.

Non ... ce serait contraire à la résolution que nous avons prise de ne recevoir aucun étranger . . .

ARMAND.

Ce n'est pas un étranger . . . sa famille était liée avec la nôtre . . . et puis un ami d'enfance de ma femme . . .

MAD. DERMILLY, les regardant tous deux.

Si vous le voulez absolument ...

CLARISSE.

Moi, je n'ai rien à dire, madame; commandez . . .

ARMAND.

Refuser de le recevoir serait de la dernière inconvenance . . . D'ailleurs, ce sera toujours une compagnie, non pour nous qui n'en avons pas besoin, mais pour vous, ma mère! . . . et puis, les devoirs de l'hospitalité ... Le jeune baronnet est très-amusant. Je l'ai vu quelquefois à Paris, où nous nous moquions toujours de lui . . .

MAD. DERMILLY.

S'il en est ainsi, je vais lui écrire que nous l'attendons à dîner. Mais sa lettre en renfermait une autre . . . lettre d'amitié et de souvenir . . . adressée à Clarisse . . .

CLARISSE.

A moi? . . .

MAD. DERMILLY.

Il me prie de vous la remettre, après toutefois en avoir pris connaissance . . . ce que je juge tout-à fait inutile . . . La voisi, ma chère enfant . . .

CLARISSE, sans prendre la lettre.

Donnez-la à Armand . . . à mon mari! . . . c'est à lui de la lire! . . .

ARMAND.

Par exemple! . . . quelle idée avez-vous de moi! amant ou mari, confiance absolue . . . La France maintenant n'est plus jalouse de l'Angleterre . . . Il y a désormais alliance et sympathie . . . Mais allez donc, ma mère . . . allez écrire au baronnet . . .

CLARISSE.

Et moi, je vais m'habiller . . .

ARMAND.

A merveille! il y eura grand dîner, graude soirée, réception complète . . . C'est la première fois que cela nous arrive . . . et puis Edgard est bon musicien . . .

CLARISSE.

Il jouera du piano . . .

ARMAND.

Et nous danserons! . . .

CLARISSE.

Un bal! . . . quel plaisir!

ENSEMBLE.

Air *du ballet de Cendrillon.*

MAD. DERMILLY ET ARMAND.

Au seul espoir de voir cet étranger
Sa / Ma) bonne humeur est revenue.
Qu'ici tout prenne une face imprévue;
Ayons bien soin de ne rien ménager.

JOSEPH.

Il faut qu'ici, grâce à cet étranger,
Tout prenne une face imprévue!
On s'met en frais pour fêter sa venue.
En vérité ça me fait enrager.

CLARISSE, à Armand.

A votre ami je dois aussi songer;
Moi, qui suis votre prétendue,
Avez éclat pour paraître à sa vue,
Je vous promets de ne rien négliger.

(Mad. Dermilly et Clarisse sortent par la porte à droite.)

Scène III.

ARMAND, JOSEPH.

ARMAND.

Ce sera charmant! quelle bonne soirée! . . . nous allons nous divertir! . . .

JOSEPH, à part.

Avec de l'Anglais . . . il faut qu'il ait bien besoin de s'amuser . . .

ARMAND.

Mais il n'est encore que midi . . . et je ne sais pas trop que faire d'ici au dîner . . . [S'appuyant sur l'épaule de Joseph.] Ah! . . . si tu voulais, Joseph, il y aurait moyen d'occuper le temps . . .

JOSEPH.

Et comment cela? . . . moi, je ne sais rien . . . que le loto et les dames . . . et, à coup sûr, monsieur ne voudrait pas . . .

ARMAND.

Tu fais le discret . . . mais tu sais mieux que moi qu'il y a ici un mystère? . . .

JOSEPH.

Ici . . . non, vraiment . . .

ARMAND.

Quoi! tu ignores? . . .

JOSEPH.

Ma parole d'honneur . . .

ARMAND.

Alors . . . je n'y comprends rien . . . et c'est une aventure inconcevable . . . qui pique ma curiosité . . .

JOSEPH.

Racontez-moi donc ça? . . .

ARMAND.

Eh parbleu! j'en meurs d'envie . . . Imagine-toi, qu'il y a cinq ou six jours, je m'étais échappé du salon . . .

JOSEPH.

Echappé! . . .

ARMAND.

Eh oui! . . . ma mère ne veut jamais que je quitte un instant ma prétendue: „Reste-là, près de ta femme! . . ." Car ma mère, qui n'aimait pas Clarisse, l'adore maintenant, et cela augmente tous les jours . . . ce n'est pas raisonnable . . . tandis que moi . . .

JOSEPH.

Cela vous ennuie . . .

ARMAND.

Du tout . . . ce n'est pas cela que je veux dire ... mais

cela m'impatiente . . . et elle aussi . . . je le vois bien . . . tout naturel ... aussi, je te disais donc que je m'étais échappé, et je cherchais cette petite Geneviève, qui est bien la plus drôle de fille . . .

JOSEPH.

Comment! monsieur, une fermière! . . . vous pourriez . . .

ARMAND.

Est-ce que j'y pense seulement . . .

AIR: *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Elle est plutôt noire que blanche,
Véritable beauté des champs;
Si sa bouche est grande . . . en revanche
Ses yeux sont petits et brillans,
Et l'on dirait quand on regarde
Son nez menaçant et pointu . . .
D'un Suisse, avec sa hallebarde,
Chargé de garder sa vertu.

Aussi je cause avec elle comme avec son père . . . comme avec toi . . . quand je ne sais que faire . . .

JOSEPH.

Je vous remercie . . .

ARMAND.

Pour en revenir à ce que je te disais ... en prenant l'allée du parc qui conduit à la ferme ... j'aperçois sur la neige quelque chose de brillant . . . c'était un médaillon en or . . . un portrait de femme . . . une figure de jeune fille ... charmante, enchanteresse . . .

JOSEPH.

Que vous connaissez . . .

ARMAND.

Du tout . . . et cependant il me semble que ces traits-là ne me sont point étrangers . . . que je les ai déjà vus . . . mais dans quels lieux? . . . mais comment? . . . je n'en sais rien . . . cela s'offre à moi dans le vague . . . dans les nuages . . . et je n'y puis rien comprendre . . .

JOSEPH.

Ce qui est terrible! . . .

ARMAND.

Au contraire . . . c'est ce qui en fait le charme . . . Tu

te doutes bien que je ne pensais plus à Geneviève ... je revins tout occupé de ce portrait, que depuis une semaine entière ... je regarde toute la journée, car il y a dans cette physionomie une grâce, une naïveté indéfinissables, et je commençais à croire que c'était une figure de fantaisie ... lorsqu'hier!! ... voilà l'inconcevable ... le romanesque ... le sublime! ... Hier soir, en rentrant dans ma chambre, je vois briller une lumière à la tourelle du nord ...

JOSEPH.

Par ici? ...

ARMAND.

Précisément! ... un côté du château tout-à-fait inhabité .. et j'aperçois près d'une fenêtre, à moitié voilée par un rideau de mousseline, et éclairée par le reflet d'une carcelle, une figure céleste et radieuse ... comme on peint les vierges de Raphaël ... et cette figure était celle de mon médaillon ... trait pour trait ... j'en suis sûr ... je l'ai dévorée des yeux pendant cinq minutes, après lesquelles la lumière s'est éteinte, et la vision a disparu ...

JOSEPH.

Etes-vous sûr, monsieur, d'être dans votre bon sens?

ARMAND.

Dame! ... je te le demande! ... je n'ai pas dormi de la nuit ... et je n'aurai pas de cesse que je n'aie pénétré ce mystère et découvert cette belle inconnue ...

JOSEPH.

Ah mon dieu! ... et votre futnre! ...

ARMAND.

Cela n'empêche pas! ... ça n'a aucun rapport ... parce que, vois-tu bien, Clarisse ... est à coup sûr un grand bonheur ... mais un bonheur certain ... que j'ai là ... qui ne peut pas m'échapper ... tandis que l'autre ... un être vaporeux ... une ombre fugitive ... tu comprends ... Enfin, mon cher ami, il faut que tu m'aides à l'atteindre.

JOSEPH.

Moi, monsieur! ... y pensez-vous? ...

ARMAND.

Par curiosité! ... ça nous distraira ... ça nous occupera ... Que veux-tu que l'on fasse à la campagne ... au

milieu des neiges . . . Sais-tu que voilà six semaines de tête-à-tête, et que j'en ai encore autant en perspective . . . il y a de quoi périr . . . d'amour . . . et si tu ne viens pas à mon aide . . .

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Allons! Joseph, à nous deux cette gloire,
C'est amusant; et puis un tel projet
De ton bon temps te rendra la mémoire . . .
Car autrefois tu fus mauvais sujet.

JOSEPH, se récriant.

Qui! moi? monsieur.

ARMAND.

Cela se reconnaît!
Un feu caché dans tes veines circule!
Je crois en toi voir un ancien volcan
Qui brûle encor!

JOSEPH.

Moi, jamais je ne brûle,
Mais je fume souvent.

ARMAND.

C'est ce que je disais . . il n'y a pas de fumée sans feu . . . Et parlons un peu raison . . . Je me suis levé de bon matin . . . j'ai bien observé la tourelle du nord . . . elle a deux portes d'entrée . . une par la chambre de ma mère, et l'autre . . . [montrant la porte à gauche] que voilà ... et comme tu as toutes les clés du château . . .

JOSEPH.

Pas celle-ci, je vous le jure . . . car il y a quelques jours que votre mère me l'a redemandée, sans me dire pour quel motif . . .

ARMAND.

Tu vois bien' . . . il y a un mystère . . . qui irrite encore plus mes désirs curieux, et à quelque prix que ce soit, je saurai ce qui en est . . . Dis donc . . . au-dessus de la porte ... cette fenêtre en rosace ... si l'on montait par-là?..

JOSEPH.

Pas possible! . . .

ARMAND.

Si on regardait, du moins . . . on pourrait l'apercevoir, lui parler? . . .

JOSEPH.

C'est trop haut! . . . vous n'êtes pas assez grand . . . ni moi non plus . . .

ARMAND.

Nest-ce que cela? . . . J'ai vu l'autre jour, chez le jardinier, une petite échelle . . . que je vais chercher moi-même, pour qu'on ne se doute de rien . . .

JOSEPH.

Et si l'on vous voit? . . .

ARMAND.

Personne! . . . ma mère écrit, et Clarisse est à sa toilette . . . elle en aura pour long-temps . . . Attends-moi ici et fais sentinelle . . .

[Il sort en courant par la porte à gauche de la cheminée.]

Scène IV.

JOSEPH, seul.

AIR *du vaudeville de la Somnambule.*

Quelle imprudence et quel délire!
Mais nous somm's tous ainsi, je le vois bien!
Ce qu'on n'a pas, il faut qu'on le désire,
Ce qu'on possède n'est plus rien!
Moi, tout l' premier, j'en suis la preuv' vivante;
Je me disais, lorsque j'étais enfant:
Quand donc aurai-j' vingt ans! . . . j'en ai soixante,
Et n'en suis pas pour cela plus content.

Mais conçoit-on une tête pareille, et une semblable curiosité! . . . Qui diable ça peut-il être? . . . Si on pouvait, par le trou de la serrure, regarder un instant . . . [Il s'approche de la porte à gauche.] Dieu! la porte s'ouvre! . . . qu'ai-je vu? . . .

Scène V.

JOSEPH, MAD. DERMILLY, MATHILDE, sortant par la porte à gauche.

MAD. DERMILLY.

Silence, Joseph!

JOSEPH.

Quoi! c'est mademoiselle qui, depuis hier, habitait cet appartement? . . .

MAD. DERMILLY.

Oui, son père voulait la rappeler! . . . j'ai désiré auparavant qu'elle vînt passer quelques jours avec nous, et elle est arrivée hier soir . . .

MATHILDE.

Si mystérieusement! . . .

MAD. DERMILLY.

C'était nécessaire . . . Où est mon fils?

JOSEPH.

Prêt à se casser le cou pour mademoiselle, qu'il a aperçue de sa fenêtre . . .

MATHILDE.

Que veux-tu dire? . . .

JOSEPH.

Qu'il est décidé à monter à l'escalade pour vous revoir encore . . . ne fût-ce qu'à vingt pieds de hauteur.

MATHILDE.

Mon pauvre cousin! . . . et pourquoi donc, ma tante, ne pouvons-nous pas nous voir et nous parler de plein pied? . . .

MAD. DERMILLY.

Ecoute, mon enfant . . . as-tu confiance en moi, et crois-tu que je veuille ton bonheur? . . .

MATHILDE.

Oh! oui, bien certainement . . .

MAD. DERMILLY.

Eh bien! . . . laisse-moi faire, et pendant quelque temps encore, ne me demande rien . . . Aujourd'hui, nous avons du monde . . . un jeune Anglais . . . tu descendras pour le dîner . . . et je te présenterai alors à ton cousin et au baronnet, comme ma nièce.

MATHILDE.

Au dîner! pas avant! . . . ce sera bien long! . . .

MAD. DERMILLY.

Je le conçois . . . surtout si d'ici là il faut encore rester

renfermée . . . Eh bien! . . . je te permets une promenade dans le parc.

MATHILDE.

A la bonne heure! au moins . . .

MAD. DERMILLY, lui montrant près de la cheminée la porte par laquelle Armand est sorti.

Cet escalier t'y conduira . . . et si par hasard tu rencontrais ton cousin, tâche ou dé l'éviter . . . ou du moins, de ne pas lui dire ton nom . . . tu me le promets? . . .

MATHILDE.

Oui, ma tante . . . [Elle fait quelques pas, et s'arrête.] Mais s'il me devine?

MAD. DERMILLY.

C'est différent.

MATHILDE.

Allons! j'obéirai. [Elle sort par la petite porte à gauche de la cheminée.]

MAD. DERMILLY, la regardant descendre.

Mais prends donc garde . . . Elle va comme une étourdie! . . .

Scène VI.

JOSEPH, CLARISSE, MAD. DERMILLY.

MAD. DERMILLY, à Clarisse qui entre et qui lui présente un papier.

Quel est ce papier que vous tenez à la main? . . .

CLARISSE.

Je vous l'apportais, madame ... La lettre que vous m'avez remise tantôt de la part d'Edgard, contenait pour moi une demande formelle en mariage . . .

MAD. DERMILLY, à part, avec joie.

O ciel! . . .

CLARISSE.

J'y ai répondu sur-le-champ . . . Mais cette réponse, je ne devais pas l'envoyer sans vous la soumettre. [Lui donnant la lettre.] Daignez la lire. [A Joseph.] Laissez-nous. [Joseph sort.]

MAD. DERMILLY, à part.

Ah! si elle pouvait accepter! . . . [Haut et lisant.]

„Monsieur,

„Je dois m'estimer fort honorée de votre recherche, et „je ne puis m'en montrer digne qu'en vous parlant avec fran- „chise.

„Une famille respectable et distinguée . . .“ etc., etc. . . . „. . . Une mère en qui brillent toutes les qualités . . .“ [Baissant la voix.] Je demande la permission de passer la phrase . . . etc. . . . etc. . . . „A daigné m'adopter pour sa „fille! etc., etc. Les seuls sentimens que je puisse désor- „mais vous offrir en échange de votre amour, sont ceux de „la reconnaissance et de la sincère amitié avec lesquelles je „serai toujours,

Votre . . . . etc.

CLARISSE DE VERNEUIL.“

[Avec émotion.] C'est à merveille . . . et je ne doute pas que mon fils n'apprécie ainsi que moi un pareil sacrifice . . .

Scène VII.

CLARISSE, ARMAND, MAD. DERMILLY.

ARMAND, entrant par la porte du fond et boitant un peu.

C'est inconcevable! . . . j'en perdrai la tête! . . . il y a de la magie . . . et c'est une histoire . . .

CLARISSE.

Quoi donc?

ARMAND.

J'étais chez le jardinier, dans son petit grenier, à décrocher une échelle.

TOUTES DEUX.

Une échelle! . . . et pourquoi?

ARMAND.

Rien . . . pour m'échauffer . . . lorsque de sa croisée qui donne sur le parc, j'aperçois une robe blanche . . . une femme blanche . . . une nymphe aérienne . . . une sylphide . . . je m'élance par la fenêtre . . .

MAD. DERMILLY.

O ciel! vingt-cinq pieds de haut . . .

ARMAND.

Il y avait un treillage . . . mais en sautant à terre . . . sur la neige, mon pied glisse . . . rien . . . une légère douleur . . . qui n'avait pas d'autre inconvénient que de ralentir un peu ma course . . . Il est vrai que j'aurais couru deux fois plus vite, que je n'aurais pu atteindre cette nouvelle Atalante, qui, en souliers de satin noir, effleurait à peine les blanches allées du parc . . . A chaque instant, je la voyais près de moi paraître, ou disparaître à travers les massifs dégarnis de feuilles . . . Son teint animé par la course, ses cheveux blonds, cette figure d'ange pleine de gaîté . . . et de malice, surtout dans le moment où, patatras, j'ai rencontré ce tas de neige . .

MAD. DERMILLY.

Que tu n'avais pas aperçu . . .

ARMAND.

Non, je la regardais! . . . et jamais je n'ai rien vu de plus ravissant! . . . Il n'y a pas de nymphe Eucharis, de Diane chasseresse, capable, à ce point-là, de vous faire tourner la tête . . .

CLARISSE, piquée.

Monsieur! . . .

ARMAND.

Je dis comme objet d'art! . . . je parle en artiste . . .

AIR : *Ah! si Madame me voyait.*

Tel et non moins infortuné,
Le dieu du jour, dans son ivresse,
Courait jadis après une maîtresse
Qui s'enfuyait en riant à son né . . .
Telle et plus belle encore que Daphné,
Disparaissait ma nymphe enchanteresse! . . .
Et moi, boiteux, je représentais bien
La Justice qui court sans cesse . . .
Et qui n'attrape jamais rien.

Quand je dis rien, au contraire . . . car au détour d'une allée . . . autre incident; je tombe dans les bras . . .

MAD. DERMILLY.

De qui? . . .

ARMAND.

D'un grand jeune homme ... habillé de noir! c'était Carlille . . .

CLARISSE.

Edgard . . .

ARMAND.

Qui me saute au cou . . . ce qui m'était bien égal . . . ce n'est pas lui que j'aurais voulu . . . [Se reprenant vivement.] C'est-à-dire si . . . ça m'a fait grand plaisir de l'embrasser, de le revoir . . . avec sa grande figure étonnée . . . et son crêpe au chapeau . . . Chemin faisant, il m'a raconté comment son frère aîné était mort du choléra et de deux médecins anglais . . .

CLARISSE.

Son frère! . . .

ARMAND.

Eh mon dieu oui! . . . Le voilà duc et pair d'Angleterre . . . je ne sais combien de mille livres sterling; et un des plus beaux noms des trois royaumes . . . Ce qui m'a le plus surpris, c'est son air discret et malin qui semblait jurer avec sa longue physionomie britannique . . . Il m'a avoué en baissant les yeux et la voix, qu'il venait ici avec des intentions . . . [A Mad. Dermilly.] Qu'est-ce que cela veut dire? . . . est-ce que son arrivée se lierait avec l'apparition mystérieuse de la belle inconnue? . . .

MAD. DERMILLY, souriant.

Mais! . . . c'est possible! et je ne dis pas non! . . .

ARMAND.

Comment cela! . . . vous sauriez donc! . . .

MAD. DERMILLY, passant au milieu d'eux, et les rapprochant d'elle *.

Oui, mes enfans . . . ce n'est pas avec vous que je veux avoir des secrets, et je vais tout vous confier . . . Depuis long-temps j'avais des projets . . . des idées de mariage . . . entre lord Carlille qui n'avait alors qu'un beau nom . . . et une jeune personne extrêmement riche, que je protège . . .

ARMAND.

La jeune inconnue! . . .

MAD. DERMILLY.

Précisément! . . .

---

* Clarisse, Mad. Dermilly, Armand.

ARMAND.

Ah! ... c'est un bon parti! ... et elle est à marier! ..

MAD. DERMILLY.

Oui, mon ami! ... Un instant, je l'avoue, j'ai cru mes projets renversés; car milord se rappelant une ancienne amitié d'enfance qui l'unissait à Clarisse, voulait absolument l'épouser ...

ARMAND, avec joie.

Quoi! vraiment! ... il voulait ...

MAD. DERMILLY.

Rassure-toi! ... tu sens bien que Clarisse a refusé avec une noblesse ... une délicatesse ... dont je suis témoin ... elle t'aime ... elle n'aime que toi ... sans cela ...

ARMAND, tristement.

C'est juste! ... et je suis bien sensible à ce qu'elle a fait pour moi ...

MAD. DERMILLY.

Ce qui se trouve d'autant mieux, que rien ne s'oppose plus maintenant à l'exécution de mon premier plan ... et puisqu'il est riche, duc et pair ... ce qui ne gâte rien ...

CLARISSE, à part.

Comme c'est délicat! ...

MAD. DERMILLY.

Je veux dès aujourd'hui les présenter l'un à l'autre ... ce sera la première entrevue, car nous avons à dîner, et milord et ma protégée.

CLARISSE, à part.

Je ne connais pas de femme plus intrigante que ma belle-mère.

MAD. DERMILLY, les examinant avec intention.

Et maintenant, mes amis, que je vous ai tout dit ... j'espère que vous me seconderez ... que vous m'aiderez chacun de votre côté ... à faire réussir le mariage.

Armand va s'asseoir près de la table, à gauche, Clarisse s'éloigne vers la droite.]

[A part.] Cela les a émus tous deux ... [Haut.] Je vais recevoir milord, et lui remettre de votre part cette lettre si généreuse ...

CLARISSE, faisant un geste pour la retenir.

Madame . . .

MAD. DERMILLY, revenant.

Quoi! . . . qu'y a-t-il? . . . auriez-vous quelque chose à me dire? . . .

AIR *de Turenne*.

Me voilà prête à vous entendre:

CLARISSE.

Moi ... non, madame ... Ah! c'est trop de bontés ...
[*Regardant la lettre.*]
Ah! si j'avais pu la reprendre!

MAD. DERMILLY, à part.

Comme ils paraissent agités!

ARMAND, avec émotion.

Eh quoi! ma mère, vous partez!
[*Clarisse s'assied.*]

MAD. DERMILLY.

Pour la soirée il faut que je m'apprête . . .
Adieu . . .
[*Les regardant.*]
Voilà, si j'en puis bien juger,
Deux amoureux qu'à présent, sans danger,
Je puis laisser en tête-à-tête.
[*Elle sort par la droite.*]

Scène VIII.

CLARISSE, ARMAND.

[Après un instant de silence.]

ARMAND, allant auprès de Clarisse, et avec embarras.

En vérité, ma chère Clarisse, je ne sais comment vous remercier . . . de la glorieuse conquête que vous m'avez sacrifiée . . .

CLARISSE.

Cela vous étonne! . . .

ARMAND.

Non, sans doute!

CLARISSE, se levant, à part.

Et ce billet qu'elle va lui remettre, et qui va le désespérer, l'éloigner peut-être! . . .

ARMAND.

Car enfin, en échange des titres et du rang que vous refusez pour moi, je ne puis vous offrir que le nom, et la fortune bien modeste d'un banquier . . . aussi me voilà maintenant obligé d'honneur . . . à reconnaître une telle générosité . . .

CLARISSE, avec sécheresse.

Par de l'ingratitude, peut-être . . . car tout-à-l'heure, déjà, cette jeune fille dont vous parliez avec un feu, un enthousiasme tout-à-fait inconvenant, devant votre mère et devant moi . . .

ARMAND.

Une plaisanterie innocente . . . à laquelle je n'attache aucune importance . . .

CLARISSE, avec dépit.

Une plaisanterie! . . . une plaisanterie innocente! . . . qui vous fait escalader des croisées, et poursuivre à travers le parc une femme que vous ne connaissez pas . . . mais peu importe! c'est une femme! . . . et les hommes s'inquiètent si peu de la délicatesse et des convenances . . . C'est comme l'autre jour, lorsque je vous ai vu rire et plaisanter avec la fille du jardinier . . .

ARMAND.

Geneviève! . . .

CLARISSE.

Ah! fi, monsieur! . . . c'est si mauvais genre! . . . si mauvais ton! . . . si négociant! . . .

ARMAND.

Clarisse! . . . y pensez-vous?

CLARISSE.

Oui, monsieur . . . et parce que jusqu'ici, j'ai eu le courage de me taire, croyez-vous que je sois aveugle ou indifférente sur tout ce qui choque mes yeux . . .

ARMAND.

Et qui peut donc les blesser? . . .

CLARISSE.

Tout ce qui m'environne! . . . est-il donc si difficile de voir que malgré son amitié apparente, votre mère ne m'aime point . . . que c'est par grâce, et malgré elle, qu'elle me nomme sa fille . . . et qu'en attendant, et pour satisfaire je ne sais quel caprice, elle nous fait périr de tristesse et d'ennui dans ce château.

ARMAND.

Pas un mot de plus contre ma mère . . . je ne pourrais l'entendre.

CLARISSE.

A merveille! . . . vous le voyez déjà . . . son nom seul jette entre nous la désunion et la discorde . . . cela ne peut pas rester ainsi . . . vous choisirez entre nous deux . . . vous renoncerez ou à elle ou à moi . . .

ARMAND.

Et c'est vous qui prétendez m'aimer . . . vous qui exigez un pareil sacrifice . . .

CLARISSE.

Et vous pourriez hésiter après tous ceux que je vous ai faits . . . quand je refuse pour vous un rang, un titre . . . des dignités . . .

ARMAND.

Prenez garde! . . . car si vous me les reprochez encore, je ne vous en saurai plus aucun gré . . .

CLARISSE.

J'avais donc raison de vous dire que l'ingratitude . . .

ARMAND.

Je ne sais pas de quel côté elle est . . .

CLARISSE.

C'en est trop . . . et après une pareille offense, il faudrait avoir bien peu de fierté . . .

ARMAND.

Clarisse, écoutez-moi, de grâce . . .

CLARISSE.

Non, monsieur . . . non . . . laissez-moi . . . je vous défends de me suivre et de me parler . . .

(Elle sort par la porte à droite.)

Scène IX.

ARMAND, seul.

Comme elle le voudra après tout! car voilà déjà la seconde dispute d'aujourd'hui, et c'est ennuyeux! . . . Elle m'adore! je le sais bien . . . je ne le sais que trop . . . mais ce n'est pas une raison pour me chercher querelle à tout propos; pour me dire du mal de ma mère, pour être fière, orgueilleuse, envieuse . . . colère, jalouse . . . A cela près, une bonne femme . . . qui aurait un excellent caractère, si elle ne m'aimait pas tant! Aussi, il faut que cela finisse . . . il faut que ce mariage ait lieu . . . parce qu'une fois mariés, nous serons libres . . . elle fera ce qu'elle voudra, moi aussi, et nous ne serons pas obligés de rester comme ça toute la journée en tête à tête . . . c'est le moyen de toujours se quereller . . . (On entend un prélude de piano dans la chambre à gauche. Écoutant.) Dieu! qu'entends-je! . . . le bruit d'un piano . . . là, dans cet appartement . . . (Il entr'ouvre doucement la porte de l'appartement, et regarde.) C'est la jeune inconnue! . . . je la vois d'ici . . . assise au piano . . . Quelle taille charmante! . . . ah! qu'elle est bien . . . et un trésor pareil serait destiné à cet Anglais . . . Non! . . . ce n'est pas par esprit national, mais si, avant son mariage, je pouvais la lui enlever, m'en faire aimer . . . (Voulant entrer.) Allons! . . . mais elle est près de la porte qui conduit dans le parc . . . en me voyant brusquement entrer . . . elle est capable d'avoir peur, de s'enfuir . . . et elle court mieux que moi . . . je le sais Ah! une idée . . . (Il prend son violon qui est sur une chaise, et joue l'air qu'il vient d'entendre sur le piano. Mathilde entr'ouvre doucement la porte, et entre sur la pointe du pied.)

Scène X.

MATHILDE, ARMAND.

ARMAND, à part.

C'est elle! . . . (Il s'approche doucement derrière elle, et la saisit par la main.) Je la tiens! et cette fois elle ne m'échappera pas! . . .

MATHILDE, à part, souriant.

C'est mon cousin!

ARMAND, à part.

C'est étonnant! . . . ça ne l'effraie pas! . . . (Haut.) C'est

bien téméraire à moi d'oser vons retenir ainsi . . . mais consentez à ne pas me fuir comme ce matin . . . [Lui lâchant la main.] Et je vous rends la liberté . . . sur parole . . . [A part.] Elle se tait . . . mais elle reste! . . . [Haut.] Une grâce encore . . . ne puis-je savoir qui vons êtes?

MATHILDE, à part.

C'est qu'il ne me connait vraiment pas! . . . c'est amusant! . . .

ARMAND.

Eh quoi! ne pas me répondre?

MATHILDE.

Eh mais! . . . si cela m'était défendu . . . s'il ne m'était pas permis de vous dire qui je suis . . .

ARMAND.

O ciel!

MATHILDE.

Mais vous pouvez le deviner! ... je ne vous en empêche pas! . . .

ARMAND.

Eh! que puis-je savoir, sinon que vons vous plaisez à me fuir, à m'éviter, et que, sans me connaître, vous avez pour moi de l'antipathie et de la haine . . . est-ce vrai? . . . ou non? . . .

MATHILDE, souriant.

En conscience vous n'êtes pas habile! . . . ou vons avez bien du malheur . . . et si vous ne devinez pas mieux que cela, vous ne saurez jamais rien . . .

ARMAND.

Je sais du moins que vous êtes ce qu'il y a au monde de plus joli, de plus séduisant . . . . et ce que j'aime le plus! . . .

MATHILDE.

Ce n'est pas possible! ... vous ne me connaissez pas?...

ARMAND.

C'est ce qui vous trompe . . . [Il tire de son sein un médaillon qu'il lui montre.] Et cette image que je regarde sans cesse . . .

MATHILDE.

Mon portrait! celui que j'avais fait pour votre mère . . .

ARMAND.

C'est en mes mains qu'il est tombé . . . et depuis il ne m'a pas quitté! il est toujours resté là sur mon coeur, et demandez-lui si je vous aime . . .

MATHILDE, à part.

Il m'aime! . . . [Haut.] Ah! ma tante dira ce qu'elle voudra . . . je n'ai plus la force d'obéir . . .

ARMAND.

Une tante, dites-vous? et qui donc est-elle?

MATHILDE.

Votre mère! . . . monsieur . . .

ARMAND.

Eh quoi! vous seriez Mathilde?

MATHILDE.

Mon dieu! oui . . .

ARMAND.

Ma cousine?

MATHILDE.

Ce n'est pas moi qui le lui ai dit, toujours!

ARMAND.

Quoi! cet ange de beauté! . . . ce trésor que j'enviais . . . c'est Mathilde . . . c'est ma cousine! . . .

MATHILDE.

Qui depuis long-temps vous connaissait . . . car moi, je suis plus adroite que vous! . . .

ARMAND.

Et pourquoi nous séparer . . . et m'empêcher de vous voir? . . . à quoi bon ce mystère? . . .

MATHILDE.

C'est ce que je me demande! . . . car mon père m'a toujours dit! „Ton cousin sera un jour ton mari . . . c'est le rêve, c'est l'espoir de nos deux familles . . ."

ARMAND, avec joie.

Il serait possible! . . .

MATHILDE.

Est-ce que vous ne le savez pas, mon cousin?

ARMAND.

Non, vraiment! . . .

MATHILDE.

Il fallait donc me le dire! . . . je vous l'aurais appris tout de suite! . . . moi, j'ai toujours été élevée dans ces idées-là . . .

ARMAND.

Et puis-je espérer, Mathilde, qu'aujourd'hui ce sont les vôtres! . . .

MATHILDE.

Moi, des idées! . . . du tout . . . je n'en ai pas! . . . je n'ai jamais eu que celles de mon père . . .

ARMAND.

Comment?

MATHILDE.

Et de ma tante.

ARMAND.

Ah! je suis trop heureux! . . .

MATHILDE.

Et, ce qui est bien étonnant, c'est qu'aujourd'hui votre mère m'a expressément recommandé de vous éviter . . . voilà pourquoi ce matin je vous fuyais . . . sans cela! . . . et puis elle m'a défendu, si je vous rencontrais, de vous dire qui je suis . . . heureusement, vous avez deviné . . . Mais, concevez-vous cela? je vous le demande.

ARMAND.

Oui, sans doute! . . . et tout s'explique maintenant! . . . ma mère a changé d'idée! . . . elle veut vous marier à un autre, à un Anglais, lord Carlille!

MATHILDE.

Et moi, je ne le veux pas! Je le dirai à mon père, à ma tante, à tout le monde! . . . Il ne faut pas croire que je n'ai pas de caractère . . . et puis vous êtes de la famille . . . vous êtes mon cousin . . . vous me défendrez . . .

ARMAND.

Toujours! Mathilde! toujours! . . . je suis ton protecteur, ton ami! . . . C'est une indignité! . . . une tyrannie sans exemple! . . .

MATHILDE.

N'est-il pas vrai! . . .

ARMAND.

Et il est affreux qu'on ose ainsi contraindre une jeune personne . . . je ne le souffrirai pas . . . et ce prétendu . . . ce lord Carlille, je le tuerai plutôt . . .

MATHILDE.

O ciel! non, monsieur, ne le tuez pas . . .

ARMAND.

Si vraiment . . .

MATHILDE.

Et moi, je vous en prie . . . dites-lui seulement que je vous aime, que je vous ai toujours aimé, que je ne peux pas être sa femme, puisque je dois être la vôtre . . . il comprendra cela . . . il ne faut pas croire qu'un Anglais n'entend pas la raison . . .

Air *de la Galope de la Tentation.*

Il cédera, j'en suis certaine;
Il s'agit de lui parler;
N'écoutant que votre haine,
Ah! n'allez pas l'immoler.

ARMAND.

Il faut qu'un combat m'en délivre;
Car sitôt qu'il va vous voir,
Sans vous aimer pourra-t-il vivre?

MATHILDE.

Il mourra donc de désespoir.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Il cédera, j'en suis certaine, etc.

ARMAND.

Non, ma vengeance est plus certaine,
Au combat je dois voler;
Je n'écoute que ma haine,
Et je prétends l'immoler.

[*Mathilde sort.*]

Scene XI.

ARMAND, puis Mad. DERMILLY.

ARMAND.

Quelle grâce! . . . quelle candeur! . . . quelle naïveté!

. . . voilà la femme qu'il me fallait . . . et on la destine à un autre . . . Voilà les grands parens ! . . . on nous sacrifie tous deux . . . oui, tous deux ! . . . car me voilà engagé à Clarisse . . . engagé avec une femme qu'il m'est impossible d'aimer . . . surtout maintenant . . . et comment y renoncer? . . . comment rompre, sans me préparer d'éternels reproches . . . sans me déshonorer à jamais . . . [A Mad. Dermilly qui entre.] Ah ! ma mère, vous voilà . . . venez, de grâce . . . venez à mon secours . . .

MAD. DERMILLY. *

Eh mon dieu ! . . . qu'y a-t-il donc? . . .

ARMAND, cherchant à se remettre.

Ce qu'il y a ! . . . rien . . . je ne sais . . . Qu'allais-je lui dire ? . . . Je voulais vous demander . . . que fait Clarisse ? . . . où est-elle ? . . .

MAD. DERMILLY.

Au salon avec lord Carlille . . . à qui j'avais un billet à remettre . . . mais j'ai pensé, et Clarisse a été sur-le-champ de mon avis, qu'il était plus convenable qu'elle lui expliquât elle-même de vive voix les motifs de son refus . . . J'ai donc déchiré la lettre, et je les ai laissés ensemble . . . mais, si tu le veux . . . je vais la chercher . . .

ARMAND.

Non, ma mère . . . non . . . j'ai bien d'autres choses à vous dire . . . j'ai vu Mathilde . . . ma cousine . . .

MAD. DERMILLY.

Quoi ! tu saurais ? . . .

ARMAND.

Je sais tout . . . et c'est d'elle seule que je veux vous parler . . . car moi, c'est fini . . . il ne faut plus y penser . . . j'ai promis . . .

MAD. DERMILLY.

Promesse bien douce à tenir, quand on aime . . . quand on est aimé ! . . . et après ce que Clarisse a fait pour toi . . .

ARMAND.

Eh oui ! . . . voilà le malheur ! . . . et par honneur, par délicatesse, il n'y a plus à reculer . . . il faut subir son sort . . . Eh bien donc ! puisque rien ne peut m'y soustraire . . .

* Mad. Dermilly, Armand.

puisque vous le voulez, je le ferai ce mariage que je déteste, que j'abhorre . . .

MAD. DERMILLY.

Que dis-tu? . . .

ARMAND.

Mais je vous en préviens, je serai éternellement malheureux . . . personne ne le saura, pas même elle . . . je me conduirai en honnête homme, en galant homme . . . en bon mari . . . Par exemple, j'en aimerai une autre, rien ne m'en empêchera . . .

MAD. DERMILLY.

Eh qui donc? . . .

ARMAND.

Vous ne le saurez pas! . . . vous ne pouvez le savoir . . . et vous ne devineriez jamais . . . c'est impossible . . . cela vous paraîtrait si absurde, si inconcevable . . . et cependant c'est la vérité . . . c'est elle que j'aime.

MAD. DERMILLY.

Eh! qui donc?

ARMAND.

Ma cousine.

MAD. DERMILLY.

Est-il possible!

ARMAND.

Je l'aime comme je n'ai jamais aimé . . . ou plutôt je n'ai jamais aimé qu'elle . . .

MAD. DERMILLY.

Laisse-moi donc! . . .

ARMAND.

Ah! j'en étais sûr, vous ne pouvez me comprendre . . . mais toutes ces vertus, toutes ces qualités que je rêvais, et dont mon imagination se plaisait à embellir une autre, c'est elle qui les possède, c'est elle que j'aimerai toujours.

MAD. DERMILLY.

Toujours! . . .

ARMAND.

Oh! cette fois, c'est définitif . . . car la beauté, chez elle, est le moindre de ses avantages! Quelle douceur, quelle naïveté, quelle bonté de caractère! . . . et sans parler ici de sa fortune, songez donc que les convenances, que les rapports de famille . . . que tout se trouve réuni . . .

MAD. DERMILLY.

Eh! je le sais mieux que toi! . . . car autrefois c'est elle

que je te destinais . . . mais tu n'en as pas voulu . . . tu n'as pas même consenti à la voir . . .

ARMAND.

Est-il possible! . . . eh bien! il fallait m'y forcer, m'y contraindre . . . user de votre autorité . . . car, après tout, vous êtes ma mère . . . vous aviez le droit de commander . . . et une pareille faiblesse . . . Ah pardon! . . . pardon . . . je ne sais ce que je dis . . . je vous offense encore . . . mais, voyez-vous, la tête n'y est plus . . . et le seul parti qui me reste à présent, c'est de me brûler la cervelle . . .

Scène XII.

Le Précédens, MATHILDE.

MATHILDE.

Dieu! qu'entends-je! . . . Non, mon cousin, non, vous ne nous quitterez pas!

ARMAND.

Il le faut! . . . car je vous aime trop, et je suis trop malheureux! . . .

MATHILDE, à Mad. Dermilly.

Et vous n'êtes pas touchée de son désespoir? . . . et vous pouvez lui résister encore? . . . eh bien! ma tante, moi qui ai jusqu'ici obéi à toutes vos volontés . . . je vous déclare que désormais on aura beau faire, rien ne m'empêchera d'aimer mon cousin . . . que je l'ai toujours aimé . . . et que je l'aimerai toujours!

MAD. DERMILLY.

Et toi aussi! . . . [A part.] Pauvres enfans! . . .

MATHILDE, pleurant. *

Oui, Armand, on est bien cruel pour nous . . . on veut nous rendre bien malheureux, mais rassurez-vous, je n'épouserai personne . . . je resterai fille . . . ou je serai votre femme . . .

ARMAND, avec désespoir.

Ma femme! ah! c'en est trop!

MATHILDE.

Eh bien! . . . monsieur, cela ne vous console pas un peu? . . .

ARMAND.

Au contraire! . . . cela me désespère . . . cela me rend

* Mad. Dermilly, Mathilde, Armand.

furieux . . . car je ne sais plus maintenant à qui m'en prendre . . . [Prenant à part Mad. Dermilly, pendant que Mathilde s'éloigne un peu.] Ma mère, ma mère bien aimée, vous à qui je dois tant . . . je n'ai plus d'espoir qu'en vous . . . Elle ne sait pas . . . elle ne peut se douter de ce que je souffre . . . vous seule pouvez me sauver . . . et si vous ne trouvez pas quelque moyen honorable de rompre ce mariage que j'abhorre . . . vous n'avez plus de fils ! . . .

MAD. DERMILLY.

Ingrat! pouvais-tu croire que ta mère cesserait un instant de veiller sur toi? . . . Je savais bien que je t'amènerais là . . . et grâce à moi, aujourd'hui, je l'espère . . .

ARMAND, avec explosion.

Que dites-vous?

MAD. DERMILLY.

Silence . . . [Montrant Mathilde qui s'est un peu éloignée.] Ta femme ne doit rien savoir.

Scène XIII.

LES PRÉDÉDENS, JOSEPH *.

JOSEPH.

Je n'en reviens pas . . . Quel malheur! quel affront pour nous!

MAD. DERMILLY.

Qu'y a-t-il?

ARMAND.

Qu'as-tu vu?

JOSEPH.

Au salon . . . milord Carlille aux genoux de Mlle. Clarisse.

MAD. DERMILLY.

Eh bien!

JOSEPH.

Il s'est relevé; m'a sauté au cou . . . en disant: „Je te présente ma femme."

ARMAND, sautant au cou de Joseph qu'il embrasse.

Ah! mon ami!

JOSEPH.

Mais laissez-moi donc! . . . [Il passe à la gauche de Mad. Dermilly.]

* Mathilde, Joseph, Mad. Dermilly, Armand.

ARMAND, à Mad. Dermilly.

Et comment cela se fait-il? comment avez-vous pu réussir?

MAD. DERMILLY.

De la manière la plus simple . . . J'ai découvert que Clarisse, ma pupille, aimait lord Carlille.

ARMAND, stupéfait.

Ce n'est pas possible.

MAD. DERMILLY.

Si, mon ami . . . je l'ai forcée à me l'avouer . . . Elle l'aime, et l'aimera toujours . . . Toujours, entends-tu bien?

ARMAND, étonné.

Par exemple!

MAD. DERMILLY.

Cela une fois convenu . . . je l'ai assurée de mon consentement . . . du tien . . . Elle devient milady.

MATHILDE.

Quel bonheur! . . . lord Carlille ne peut plus m'épouser ... et malgré vous, ma tante, il faudra bien que je devienne la femme de mon cousin.

MAD. DERMILLY.

Oui, mon enfant.

MATHILDE.

Ce n'est pas sans peine . . . [à Armand], et nous avons eu assez de mal, j'espère, pour l'amener là.

ARMAND.

Que dites-vous? . . . et si vous saviez . . .

MAD. DERMILLY, à Armand.

Pas un mot de plus . . . [Passant entre Mathilde et Armand. *] [A Mathilde.] Venge-toi de moi . . . en le rendant heureux. [A Joseph, qui est resté seul à gauche.] Eh bien! que t'avais-je dit?

JOSEPH.

Elle en est, ma foi! venue à bout ... et si mon fils Joseph avait eu une mère comme vous ... il ne serait pas dragon.

AIR *de Léocadie.*

TOUS.

Toujours! toujours! toujours!
C'est l'éternel discours
De la jeunesse et des amours;
Mais le coeur d'une mère
Est le seul sur la terre,
Qui sans erreur puisse dire: toujours!

* Mathilde, Mad. Dermilly, Armand, Joseph.

FIN.